ICTOR HUGO



TRES ET DESSINS DE PICARDIE

VICTOR HUGO

◆

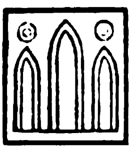
LETTRES ET DESSINS
DE PICARDIE

◆

Illustration de couverture :

Coucy. 8 h. 1/4 du soir
30 juillet.
le don Juan de Coucy s'appelle Tartouille. la fille - Bellebranche. V.H.

SOMMAIRE



Monuments de Picardie

Association loi de 1901

5 Rue Henri DAUSSY - 80044 AMIENS CEDEX

AVANT PROPOS

A l'occasion du 100eme Anniversaire de la mort de Victor HUGO, l'association Monuments de Picardie a voulu lui rendre hommage en rééditant dans une brochure les textes et dessins qu'il a laissés sur notre région et ses monuments.

Si l'on exclut les passages qui, dans son œuvre romanesque, peuvent évoquer tel ou tel lieu par lui visité ou tel décor imaginaire "inspiré" par un voyage dans notre région, l'essentiel des écrits de Victor HUGO concernant la Picardie se réduit à ceci : Deux articles intitulés : "Guerre aux démolisseurs", publiés à sept ans d'intervalle en 1825 et 1832 et réédités en 1834 dans "Littérature et Philisophie mêlées". Une série de lettres de Voyage, écrites entre 1834 et 1837 et publiées après la mort de Victor HUGO par les éditions HETZEL QUANTIN en 1892. Ces lettres sont complétées par les carnets, ou fragments de carnets dans lesquels figurent les dessins ainsi que l'indication d'étapes que les lettres ne mentionnent pas toujours. Quelques passages extraits du récit de voyage intitulé : "LE RHIN" publiés en 1842 et s'inspirant d'un voyage effectué en 1838 ; Enfin quelques pages tirées des "ALBUMS" relatant son dernier voyage dans notre région en 1849 et publiés à la suite des lettres dans "En voyage".

Cet ensemble de textes et de dessins, jusqu'ici dispersé dans différents ouvrages au gré des éditions complètes, nous fait découvrir un Victor HUGO différent de celui qu'on pouvait attendre : Archéologue et Polémiste tout d'abord dans ses deux articles "Guerre aux démolisseurs" ; Le premier, en 1825, est inspiré par le Voyage à REIMS que Victor HUGO avait effectué la même année avec Charles NODIER et Alphonse de CAILLEUX, co-auteurs avec le baron TAYLOR des premières livraisons des "Voyages Pittoresques et Romantiques dans l'Ancienne France", avec lesquels il se rendait au sacre de Charles X. Ce voyage avait été l'occasion de voir les ruines de St-Jean-des-Vignes à SOISSONS et celles de l'abbatiale St-Yved de BRAINE mentionnés, entre maints autres monuments, dans cet article.

La seconde version de "Guerre aux démolisseurs" date de 1832 et reprend avec la même vigueur les mêmes anathèmes que la première. Mais ce sont cette fois les édiles de LAON, dans l'Aisne, qui font les frais du talent satirique de notre grand auteur national, pour avoir ordonné la destruction de la tour de Louis d'Outremer. L'essentiel de l'article est d'ailleurs consacré à cette destruction. Victor HUGO n'écrit pas d'après son propre témoignage visuel, mais d'après une lettre par lui reçue, et dont il nous tait l'auteur, identifié depuis comme étant un nommé Edouard l'HOTE. Il est désormais établi que cette tour n'avait pas l'antiquité que lui prête Victor HUGO mais qu'elle datait du règne de Philippe AUGUSTE, ce qui ne fait qu'atténuer la culpabilité du Conseil Municipal de LAON dans cette affaire.

Les lettres de "France et Belgique" témoignent d'un tout autre aspect de Victor HUGO. Bien que celui-ci voyage en compagnie de Juliette DROUET, devenue sa maitresse l'année précédente, c'est un père de famille tendre et attentif que nous découvrons à travers ces correspondances, adressées pour la plupart à sa femme Adèle et à ses quatre enfants. Un dessin de 1837 représentant un château (dont l'identification reste bien enigmatique), porte la mention suivante : "Abbeville 4 h. du soir. Dessiné pour ma Didine pendant qu'on attendait la voiture".

Si ces lettres n'ont pas le lyrisme des œuvres publiées à la même époque, elles n'en recèlent pas moins d'indiscutables qualités littéraires que ce soit dans les descriptions de paysages comme la vallée de la Somme, les collines du Soissonnais, ou dans celles d'édifices comme St-Vulfran d'ABBEVILLE ou l'abbaye de Saint-Riquier. On y trouve de surcroit l'humour avec lequel Victor HUGO nous relate les anecdotes qui ne manquent pas de survenir lors de ses haltes dans les auberges ou les postes qui jalonnent sa route. Ce n'est pas sans une certaine nostalgie qu'on imagine ces voyages en diligence, en bateau à vapeur voire en charrette ou même à pied sur des lieues de chemins pierreux, à travers une Picardie qu'ont transformée depuis cent cinquante ans de constructions et d'aménagements et qu'ont ravagée deux guerres mondiales. Victor HUGO voit ainsi BEAUVAIS, ABBEVILLE, AMIENS, SOISSONS avec leurs quartiers anciens tout droit sortis du Moyen-Age. Il visite le donjon de COUCY dont la silhouette prodigieuse domine encore le château, et PIERREFONDS dont "l'admirable ruine" n'a pas encore été restaurée par VIOLLET-LE-DUC. Il décrit la maison de l'Ange à ST-QUENTIN datée de 1598, qui sera vendue en 1842 par la municipalité et démontée. Il dessine le beffroi de PERONNE, édifice de la fin du XIVeme siècle que la mairie jugera plus expédient de détruire en 1844 plutôt que de le restaurer.

Un mot doit être dit de la personnalité de Victor HUGO à l'époque. On est encore bien loin, en effet de la figure du Républicain intransigeant et révolté que l'histoire a consacré. Victor HUGO est alors monarchiste et libéral, vicomte et auteur à succès. Il sera académicien en 1841, pair de France en 1845, député conservateur en 1849. On n'en apprécie que mieux le pas qu'il franchira en s'exilant.
En restituant les itinéraires de Victor HUGO, nous avons pu les préciser. Certains lieux, certains monuments, n'avaient pas été identifiés dans les précedentes éditions. Les notes originales ajoutées à la fin de chaque chapitre combleront cette lacune. Ainsi avons nous pu identifier les

châteaux de LONG et d'EAUCOURT, mentionnés quoique de manière non explicite dans le récit de la croisière sur la Somme. Nous avons également pu reconnaître la maison de l'Ange, à St-Quentin ou la "Maison Landot" encore visible à AULT. Nous avons pu redresser certaines erreurs ou inexactitudes sur des datations, descriptions ou légendes locales rapportées par l'auteur. Certaines énigmes restent cependant sans solution, telles que ce dessin adressé à Léopoldine et évoqué plus haut qui ne parait représenter aucun des chateaux de la Somme, ou cette tour de "VIN..." en "Gothique d'Horloger" que Victor HUGO a vue entre COUCY et LAON et qui pourrait, faute d'une hypothèse plus satisfaisante, être identifiée comme étant celle du château de PINON près d'ANIZY.

Ce qui étonne c'est cette véritable boulimie qui lui fait voir des dizaines de monuments en quelques semaines, jointe à une compétence exceptionnelle, pour l'époque en matière d'archéologie. Tout au plus peut on noter ça et là une petite erreur de datation pour le château de RAMBURES ou l'église de CRECY, erreurs d'autant plus pardonnables que les typologies et chronologies de l'époque sont encore bien loin d'être exactes.

On ne peut, pour conclure cet avant propos, que rendre hommage au brillant précurseur que fut Victor HUGO en matière d'archéologie Monumentale, que Jean MAILLION a longuement étudié dans son ouvrage "Victor HUGO et l'Art Architectural" publié en 1962 aux Presses Universitaires de France. On ne s'étonnera guère de trouver en lui un des premiers défenseurs, après Châteaubriant son ainé, de notre patrimoine national. Et on lira ou relira avec plaisir ces lignes où nous découvrons une Picardie que Victor HUGO a connue et aimée voici cent cinquante ans.

GUERRE AUX DEMOLISSEURS ! (1)

1825

Si les choses vont encore quelque temps de ce train, il ne restera bientôt plus à la France d'autre monument national que celui des Voyages pittoresques et romantiques, où rivalisent de grâce, d'imagination et de poésie le crayon de Taylor et la plume de Ch. Nodier, dont il nous est bien permis de prononcer le nom avec admiration, quoiqu'il ait quelquefois prononcé le nôtre avec amitié.

Le moment est venu où il n'est plus permis à qui que ce soit de garder le silence. Il faut qu'un cri universel appelle enfin la nouvelle France au secours de l'ancienne. Tous les genres de profanation, de dégradation et de ruine menancent à la fois le peu qui nous reste de ces admirables monuments du moyen-âge, où s'est imprimée la vieille gloire nationale, auxquels s'attachent à la fois la mémoire des rois et les traditions du peuple. Tandis que l'on construit à grands frais je ne sais quels édifices bâtards qui, avec la ridicule prétention d'être grecs ou romains en France, ne sont ni romains ni grecs, d'autres édifices, admirables et originaux, tombent sans qu'on daigne s'en informer, et leur seul tort cependant, c'est d'être français par leur origine, par leur histoire et par leur but. A Blois, le château des Etats sert de caserne, et la belle tour octogone de Catherine de Médicis croule ensevelie sous les charpentes d'un quartier de cavalerie. A Orléans, le dernier vestige des murs défendus par Jeanne vient de disparaître. A Paris, nous savons ce qu'on a fait des vieilles tours de Vincennes, qui faisaient une si magnifique compagnie au Donjon. L'abbaye de Sorbonne, si élégante et si ornée, tombe en ce moment sous le marteau. La belle église romane de Saint-Germain-des-Prés, d'où Henri IV avait observé Paris, avait trois flèches, les seules de ce genre qui embellissent la silhouette de la capitale. Deux de ces aiguilles menaçaient ruine. Il fallait les étayer ou les abattre ; on a trouvé plus court de les abattre. Puis, afin de raccorder, autant que possible, ce vénérable monument avec le mauvais portique dans le style de Louis XV qui en masque le portail, les restaurateurs ont remplacé quelques-unes des anciennes chapelles par de petites bonbonnières à chapiteaux corinthiens dans le goût de celle de Saint-Sulpice, et on a badigeonné le reste en beau jaune serin. La cathédrale gothique d'Autun a subi le même outrage. Lorsque

nous passions à Lyon, en août 1825, il y a deux mois, on faisait également disparaître sous une couche de détrempe rose la belle couleur que les siècles avaient donnée à la cathédrale du primat des Gaules. Nous avons vu démolir encore, près de Lyon, le château renommé de l'Arbresle. Je me trompe, le propriétaire a conservé une des tours, il la loue à la commune, elle sert de prison. Une petite ville historique dans le Forez, Crozet, tombe en ruines, avec le manoir des d'Aillecourt, la maison seigneuriale où naquit Tourville, et des monuments qui embelliraient Nuremberg. A Nevers, deux églises du onzième siècle servent d'écurie. Il y en avait une troisième du même temps, nous ne l'avons pas vue ; à notre passage, elle était effacée du sol. Seulement nous en avons admiré à la porte d'une chaumière, où ils étaient jetés, deux chapiteaux romans qui attestaient par leur beauté celle de l'édifice dont ils étaient les seuls vestiges. On a détruit l'antique église de Mauriac. A Soissons, on laisse crouler le riche cloître de Saint-Jean et ses deux flèches si légères et si hardies (1). C'est dans ces magnifiques ruines que le tailleur de pierres choisit des matériaux. Même indifférence pour la charmante église de Braisne, dont la voûte démantelée laisse arriver la pluie sur les dix tombes royales qu'elle renferme (3).

[...]

Il serait temps enfin de mettre un terme à ces désordres, sur lesquels nous appelons l'attention du pays. Quoique appauvie par les dévastateurs révolutionnaires, par les spéculateurs mercantiles, et surtout par les restaurateurs classiques, la France est riche encore en monuments français. Il faut arrêter le marteau qui mutile la face du pays. Une loi suffirait ; qu'on la fasse. Quels que soient les droits de la propriété, la destruction d'un édifice historique et monumental ne doit pas être permise à ces ignobles spéculateurs que leur intérêt aveugle sur leur honneur ; misérables hommes, et si imbéciles, qu'ils ne comprennent même pas qu'ils sont des barbares ! Il y a deux choses dans un édifice, son usage et sa beauté. Son usage appartient au propriétaire, sa beauté à tout le monde, c'est donc dépasser son droit que le détruire.

Une surveillance active devrait être exercée sur nos monuments. Avec de légers sacrifices, on sauverait des constructions qui, indépendamment du reste, représentent des capitaux énormes. La seule église de Brou, bâtie vers la fin du quinzième siècle, a coûté vingt-quatre millions, à une époque où la journée d'un ouvrier se payait deux sols. Aujourd'hui ce serait plus de trois cent cinquante millions. Il ne faut pas plus de trois jours et de trois cents francs pour la jeter bas.

Et puis, un louable regret s'emparerait de nous, nous voudrions reconstruire ces prodigieux édifices, que nous le pourrions. Nous n'avons plus le génie de ces siècles. L'industrie a remplacé l'art.

Terminons ici cette note ; aussi bien c'est encore là un sujet qui exigerait un livre. Celui qui écrit ces lignes y reviendra souvent, à propos et hors de propos ; et, comme ce vieux romain qui disait toujours : *Hoc censeo, et delendam esse Carthaginem,* l'auteur de cette note répétera sans cesse : Je pense celà, et qu'il ne faut pas démolir la France.

1832 (4)

Il faut le dire, et le dire haut, cette démolition de la vieille France, que nous avons dénoncée plusieurs fois sous la restauration, se continue avec plus d'acharnement et de barbarie que jamais. Depuis la révolution de juillet, avec la démocratie, quelque ignorance a débordé et quelque brutalité aussi. Dans beaucoup d'endroits, le pouvoir local, l'influence municipale, la curatelle communale a passé des gentilshommes qui ne savaient pas écrire aux paysans qui ne savent pas lire. On est tombé d'un cran. En attendant que ces braves gens sachent épeler, ils gouvernent. La bévue administrative, produit naturel et normal de cette machine de Marly qu'on appelle la *centralisation,* la bévue administrative s'engendre toujours, comme par le passé, du maire au sous-préfet, du sous-préfet au préfet, du préfet au ministre. Seulement elle est plus grosse.

Notre intention est de n'envisager ici qu'une seule des innombrables formes sous lesquelles elle se produit aux yeux du pays émerveillé. Nous ne voulons traiter de la *bévue administrative* qu'en matière de monuments, et encore ne ferons-nous qu'effeurer cet immense sujet, que vingt-cinq volumes in-folio n'épuiseraient pas.

Nous posons donc en fait qu'il n'y a peut-être pas en France, à l'heure qu'il est, une seule ville, pas un seul chef-lieu d'arrondissement, pas un seul chef-lieu de canton, où il ne se médite, où il ne se commence, où il ne s'achève la destruction de quelque monument historique national, soit par le fait de l'autorité centrale, soit par le fait de l'autorité locale de l'aveu de l'autorité centrale, soit par le fait des particuliers sous les yeux et avec la tolérance de l'autorité locale.

Nous avançons ceci avec la profonde conviction de ne pas nous tromper, et nous en appelons à la conscience de quiconque a fait, sur un point quelconque de la France, la moindre excursion d'artiste et d'antiquaire. Chaque jour quelque vieux souvenir de la France s'en va avec la pierre sur laquelle il était écrit. Chaque jour nous brisons quelque lettre du vénérable livre de la tradition. Et bientôt, quant la ruine de toutes ces ruines sera achevée, il ne nous restera plus qu'à nous écrier avec ce troyen, qui du moins emportait ses dieux :

.... Fuit Ilium et ingens
Gloria !

Et à l'appui de ce que nous venons de dire, qu'on permette à celui qui ecrit ces lignes de citer, entre une foule de documents qu'il pourrait prodruire, l'extrait d'une lettre à lui envoyée. Il n'en connaît pas personnellement le signataire, qui est, comme sa lettre l'annonce, homme de goût et de cœur ; mais il le remercie de s'être adressé à lui. Il ne fera jamais faute à quiconque lui signalera une injustice ou une absurdité nuisible à dénoncer. Il regrette seulement que sa voix n'ait pas plus d'autorité et de retentissement.Qu'on lise donc cette lettre, et qu'on songe, en la lisant, que le fait qu'elle atteste n'est pas un fait isolé, mais un des mille épisodes du grand fait général, la *démolition successive de tous les monuments de l'ancienne France.*

Charleville, 14 février 1832.

«Monsieur,

«Au mois de septembre dernier, je fis un voyage à Laon (Aisne), mon pays natal. Je l'avais quitté depuis plusieurs années, aussi, à peine arrivé, mon premier soin fut de parcourir la ville... Arrivé sur la place du Bourg, au moment où mes yeux se levaient sur la vieille tour de Louis d'Outremer, quelle fut ma surprise de la voir de toutes parts bardée d'échelles, de leviers et de tous les instruments possibles de destruction (5) ! Je l'avouerai, cette vue me fit mal. Je cherchais à deviner pourquoi ces échelles et ces pioches, quand vint à passer M. Th..., homme simple et instruit, plein de goût pour les lettres et fort ami de tout ce qui touche à la science et aux arts. Je lui fis part à l'instant de l'impression douloureuse que me causait la destruction de ce vieux monument. M. Th..., qui la partageait, m'apprit que, resté seul des membres de l'ancien conseil municipal, il avait été seul pour combattre l'acte dont nous étions en ce moment témoins ; que ses efforts n'avaient rien pu. Raisonnements, paroles, tout avait échoué. Les nouveaux conseillers, réunis en majorité contre lui, l'avaient emplorté. Pour avoir pris un peu chaudement le parti de cette tour innocente, M. Th... avait été même accusé de carlisme. Ces messieurs s'étaient écriés que cette tour ne rappelait que les souvenirs des temps féodaux, et la destruction avait été votée par acclamation. Bien plus, la ville a offert au soumissionnaire qui se charge de l'exécution une somme de plusieurs mille francs, les matériaux en sus. Voilà le prix du meurtre, car c'est un véritable meurtre ! M. Th... me fit remarquer sur le mur voisin l'affiche d'adjudication, en papier jaune. En tête était écrit en énormes caractères : DESTRUCTION DE LA TOUR DITE DE LOUIS D'OUTREMER. *Le public est prévenu,* etc.

«Cette tour occupait un espace de quelques toises. Pour agrandir le marché qui l'avoisine, si c'est là le but qu'on a cherché, on pouvait sacrifier une maison particulière, *dont le prix n'eût peut-être pas dépassé la somme offerte au soumissionnaire*. Ils ont préféré anéantir la tour. Je suis affligé de la dire à la honte des Laonnois, leur ville possédait un monument rare, un monument des rois de la seconde race ; il n'y en existe plus aujourd'hui un seul. Celui de Louis IV était le dernier. Après un pareil acte de vandalisme, on apprendra quelque jour sans surprise qu'ils démolissent leur belle cathédrale du onzième siècle, pour faire une halle aux grains !».

Les réflexions abondent et se pressent devant de tels faits.

Et d'abord, ne voilà-t-il pas une excellente comédie ? Vous représentez-vous ces dix ou douze conseillers municipaux mettant en délibération la grande *destruction de la tour dite de Louis d'Outremer ?* Les voilà tous, rangés en cercle, et sans doute assis sur la table, jambes croisées et babouches aux pieds, à la façon des turcs. Ecoutez-les. Il s'agit d'agrandir le carré aux choux et de faire disparaître un *monument féodal.* Les voilà qui mettent en commun tout ce qu'ils savent de grands mots, depuis quinze ans qu'ils se font anucher le *Constitutionnel* par le magister de leur village. Ils se cotisent. Les bonnes raisons pleuvent. L'un argue de la *féodalité,* et s'y tient, l'autre allègue la *dîme ;* l'autre, la *corvée ;* l'autre, les *serfs qui battaient l'eau des fossés pour faire taire les grenouilles ;* un

cinquième, le *droit de jambage et de cuissage ;* un sixième, les éternels *prêtres* et les éternels *nobles ;* un autre, les *horreurs de la Saint-Berthélemy ;* un autre, qui est probablement avocat, les *jésuites ;* puis ceci, puis cela, puis encore cela et ceci ; et tout est dit. La Tour de Louis d'Outremer est condamnée.

Vous figurez-vous bien, au milieu du grotesque sanhédrin, la situation de ce pauvre homme, représentant unique de la science, de l'art, du goût, de l'histoire ? Remarquez-vous l'attitude humble et opprimée de ce paria ? l'écoutez-vous hasarder quelques mots timides en faveur du vénérable monument ? Et voyez-vous l'orage éclater contre lui ? Le voilà qui ploie sous les invectives. Voilà qu'on l'appelle de toutes parts *carliste*, et probablement *carlisse*. Que repondre à celà ? C'est fini. La chose est faite. La démolition du «monument des âges de barbarie» est définitivement votée avec enthousiasme, et vous entendez le hourra des braves conseillers municipaux de Laon, qui ont pris d'assaut la tour de Louis d'Outremer !

Croyez-vous que jamais Rabelais, que jamais Hogarth, auraient pu trouver quelque part faces plus drôlatiques, profils plus bouffons, silhouettes plus réjouissantes à charbonner sur les murs d'un cabaret ou sur les pages d'une batrachomyomachie ?

Oui, riez. - Mais, pendant que les prud'hommes jargonnaient, croassaient et délibéraient, la vieille tour, si longtemps inébranlable, se sentait trembler dans ses fondements. Voilà tout à coup que, par les fenêtres, par les portes, par les barbacanes, par les meurtrières, par les lucarnes, par les gouttières, de partout, les démolisseurs lui sortent comme les vers d'un cadavre. Elle sue des maçons. Ces pucerons la piquent. Cette vermine la dévore. La pauvre tour commence à tomber pierre à pierre ; ses sculptures se brisent sur le pavé ; elle éclabousse les maisons de ses débris ; son flanc s'éventre ; son profil s'ébrèche, et le bourgeois inutile, qui passe à côté sans trop savoir ce qu'on lui fait, s'étonne de la voir chargée de cordes, de poulies et d'échelles plus qu'elle ne le fut jamais par un assaut d'anglais ou de bourguignons.

Ainsi, pour jeter bas cette tour de Louis d'Outremer, presque contemporaine des tours romaines de l'ancienne Bibrax, pour faire ce que n'avaient fait ni béliers, ni balistes, ni scorpions, ni catapultes, ni haches, ni dolabres, ni engins, ni bombardes, ni serpentines, ni fauconneaux, ni couleuvrines, ni les boulets de fer des forges de Creil, ni les pierres à bombarde des carrières de Péronne, ni le canon, ni le tonnerre, ni la tempête, ni la bataille, ni le feu des hommes, ni le feu du ciel, il a suffi au dix-neuvième siècle, merveilleux progrès ! d'une plume d'oie, promenée à peu près au hasard sur une feuille de papier par quelques infiniment petits ! méchante plume d'un conseil municipal du vingtième ordre ! plume qui formule boîteusement les feftas imbéciles d'un divan de paysans ! plume imperceptible du sénat de Lilliput ! plume qui fait des fautes de français ! plume qui ne sait pas l'orthographe ! plume qui, à coup sûr, a tracé plus de croix que de signatures au bas de l'inepte arrêté !

Et la tour a été démolie ! et cela s'est fait ! et la ville a payé pour cela ! On lui a volé sa couronne, et elle a payé le voleur !

Quel nom donner à toutes ces choses ?

Et, nous le répétons pour qu'on y songe bien, le fait de Laon n'est pas un fait isolé. A l'heure où nous écrivons, il n'est pas un point en France où il ne se passe quelque chose d'analogue. C'est plus ou c'est moins, c'est peu ou c'est beaucoup, c'est petit ou c'est grand, mais c'est toujours et partout du vandalisme. La liste des démolitions est inépuisable. Elle a été commencée par nous et par d'autres écrivains qui ont plus d'importance que nous. Il serait facile de la grossir, il serait impossible de la clore.

On vient de voir une prouesse de conseil municipal. Ailleurs, c'est un maire qui déplace un peulven pour marquer la limite du champ communal ; c'est un évêque qui ratisse et badigeonne sa cathédrale, c'est un préfet qui jette bas une abbaye du quatorzième siècle pour démasquer les fenêtres de son salon ; c'est un artilleur qui rase un cloître de 1460 pour rallonger un polygone ; c'est un adjoint qui fait du sarcophage de Théodeberthe une auge aux pourceaux.

Nous pourrions citer les noms. Nous en avons pitié. Nous les taisons.

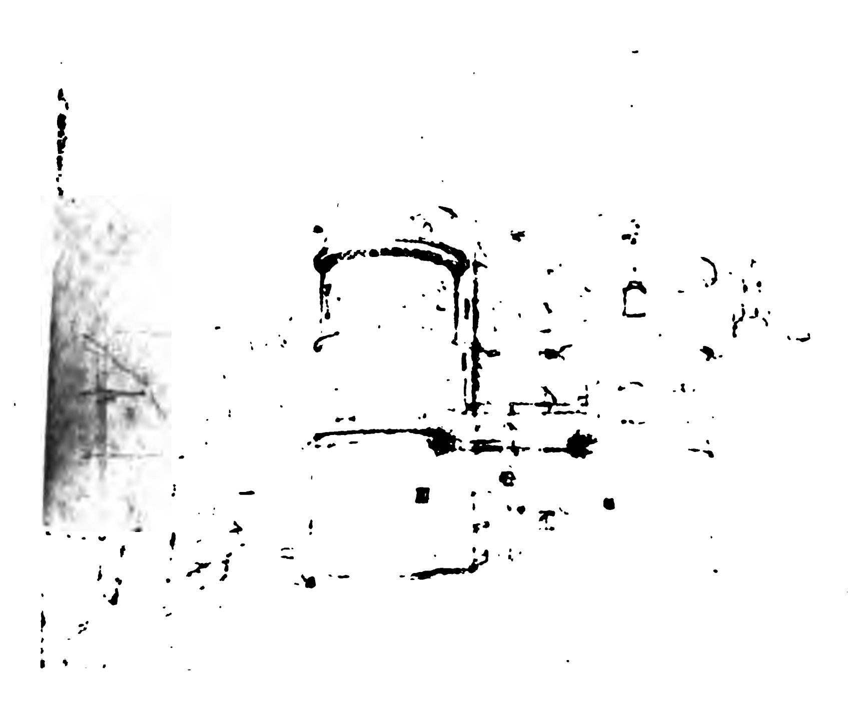
[...]

S'il faut une loi, répétons-le, qu'on la fasse. Ici, nous entendons les objections s'élever de toutes parts : - Est-ce que les Chambres ont le temps ? - Une loi pour si peu de chose !

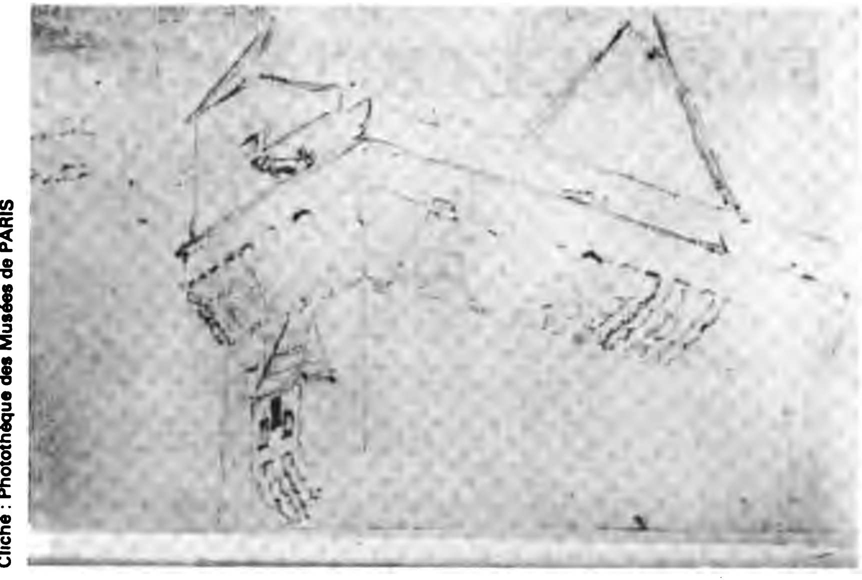
Pour si peu de chose !

Comment ! nous avons quarante-quatre mille lois dont nous ne savons que faire, quarante-quatre mille lois sur lesquelles il y en a à peine dix de bonnes. Tous les ans, quand les Chambres sont en chaleur, elles en pondent par centaines, et, dans la couvée, il y en a tout au plus deux ou trois qui naissent viables. On fait des lois sur tout, pour tout, contre tout, à propos de tout. Pour transporter les cartons de tel ministère d'un côté de la rue de Grenelle à l'autre, on fait une loi. Et une loi pour les monuments, une loi pour l'art, une loi pour la nationalité de la France, une loi pour les souvenirs, une loi pour les cathédrales, une loi pour les grands produits de l'intelligence humaine, une loi pour l'œuvre collective de nos pères, une loi pour l'histoire, une loi pour l'irréparable qu'on détruit, une loi pour ce qu'une nation a de plus sacré après l'avenir, une loi pour le passé, cette loi juste, bonne, excellente, sainte, utile, nécessaire, indispensable, urgente, on n'a pas le temps, on ne la fera pas !

Risible, risible ! risible !



évêché
Beauvais, 28 août, midi.



tour de Clermont - Oise.
5 h. 28 août.

FRANCE ET BELGIQUE

1834

30 août, Saint-Germain, 11 heures du soir. (6)

Cette fois, c'est *pour de vrai.* A tout à l'heure, mon Adèle. J'arriverai peut-être avant cette lettre.

J'ai vu la tour de Gisors et la cathédrale de Beauvais, (7) j'ai admiré ce que j'ai vu, mais j'aime ce que je vais revoir. (8)

Du fond du cœur à toi.



Clef de pierre à Clermont - Oise
28 août. 5 h. du s.



le 29 août 1 h 1/2 débris dessiné dans le clocher de Senlis.

1835

La Fère, 1er août, midi.

Je pense avec bien de joie, mon Adèle, que dans deux jours j'aurai de tes nouvelles à Abbeville. J'espère que tu te seras bien amusée, et que tu auras trouvé nos excellents amis plus excellents que jamais. Quant à moi, j'ai trouvé les auberges plus exécrables qu'en aucun temps et qu'en aucun pays jusqu'à ce jour.

Je voyage fort au hasard, faisant quelquefois de bons bouts de route à pied et trouvant des voitures à grand'peine. Je vois chemin faisant d'admirables choses, ce qui me console. J'ai vu Château-Thierry et la maison de La Fontaine, qui est à vendre (9). Un vieux président nommé M. Tribert qui l'habite m'en à fait les honneurs (10).

A Soissons, j'ai visité les belles ruines de Saint-Jean avec la famille du commandant d'artillerie, M. de Bonneau (11). Famille aimable et très hospitalière.

A deux lieues de Soissons, dans une charmante vallée repliée loin de toute route, il y a un admirable châtelet du quinzième siècle encore parfaitement habitable. Cela s'appelle Septmonts. J'ai prié M. de Bonneau de me donner avis si jamais on voulait vendre ce château une dizaine de mille francs. Je te l'achèterais, mon Adèle. C'est la plus ravissante habitation que tu puisses te figurer. Une ancienne maison de plaisance des évêques de Soissons (12).

Tu ne peux t'imaginer la beauté de la vallée de Soissons quand on monte la côte vers Coucy, je l'ai montée à reculons tant c'était beau. Les deux flèches à jour de Saint-Jean, la cathédrale, la ville pleine de vieilles tours et de pignons taillés, de superbes horizons verts et bleus, une charmante rivière qui se noue et se dénoue à tous les angles du paysage, juge ! Je t'aurais bien voulue là, mon pauvre ange, mais j'aurais plaint tes pauvres pieds obligés de faire quatre lieues de montagnes dans les cailloux jusqu'à Coucy.

Je renonce à te peindre Coucy. Je t'en parlerai. C'est une ville du moyen-âge sur une colline, presque intacte, avec un admirable donjon au bout, comme l'ongle au bout du doigt (13). Tout cela dans une plaine magnifique, coupée de rizières, de routes jaunes, de cours d'eau et de chemins bordés de pommiers bas qui peignent les charrettes de foin au passage.

De Coucy à Laon, il y a un M. de Coutoul qui mystifie les voyageurs avec une espèce de tour factice en gothique d'horloger, cachée dans les arbres, laquelle m'a coûté trente sous donnés au laquais qui me l'a montrée. Que le diable l'emporte !

J'ai quitté Laon ce matin, vieille ville avec une cathédrale qui est une autre ville, dedans ; une immense cathédrale qui devait porter six tours et qui en a quatre, quatre tours presque byzantines à jour comme des flèches du seizième siècle. Tout est beau à Laon (14), les églises, les maisons, les environs, tout, excepté l'horrible auberge de *la Hure* où j'ai couché et sur le mur de laquelle j'ai écrit ce petit adieu :

A L'AUBERGISTE DE «LA HURE»

Vendeur de fricot frelaté,
Hôtelier chez qui se fricasse
L'ordure avec la saleté,
Gargotier chez qui l'on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse
Et tous les poux de la cité,
Ton auberge comme ta face
Est hure pour la bonne grâce
Et grouin pour la propreté !

Il faut te dire que l'aubergiste est insolent par-dessus le marché. Il vous fait manger du poulet crevé et vous rit au nez, le drôle.

Me voici maintenant à La Fère et je t'écris en attendant un déjeuner tel quel que je vais partager avec trois faces stupides et campagnardes. Il y a des chasses peintes sur le mur de l'auberge. J'ai remarqué que cela est de mauvais augure. Cela veut dire qu'on n'aura pas d'autre gibier qu'en peinture.

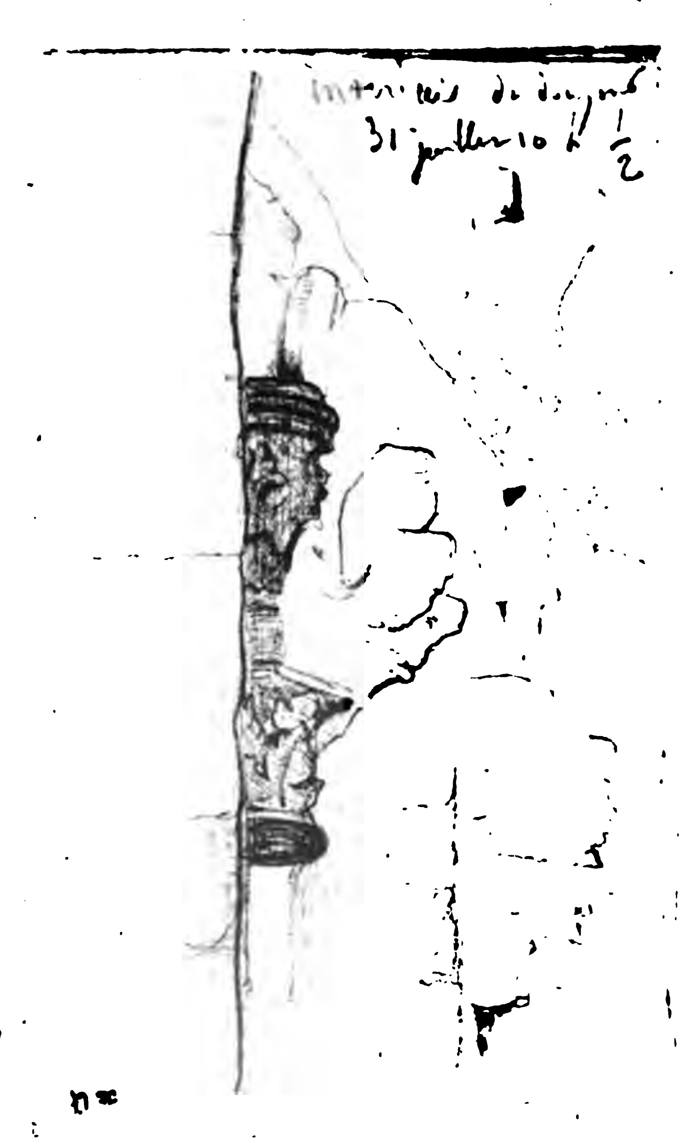
Voici, j'espère, mon Adèle bien-aimée, une longue lettre. Je compte sur de bien longues lettres de toi aussi, sur des descriptions de tout ce qui t'arrive, de tout ce que tu vois, de tout ce que tu fais. La prochaine fois j'écrirai à notre chère petite Poupée. Il faut qu'elle m'écrive en attendant. Serre bien pour moi la main de ton excellent père, qui se sera retrempé dans sa Bretagne, et que j'aime comme tu sais.

Adieu, mon pauvre ange, on m'appelle pour déjeuner, j'ai à peine le temps de fermer cette lettre. Mille amitiés à nos amis. Dis-leur combien je suis à eux du fond du cœur.

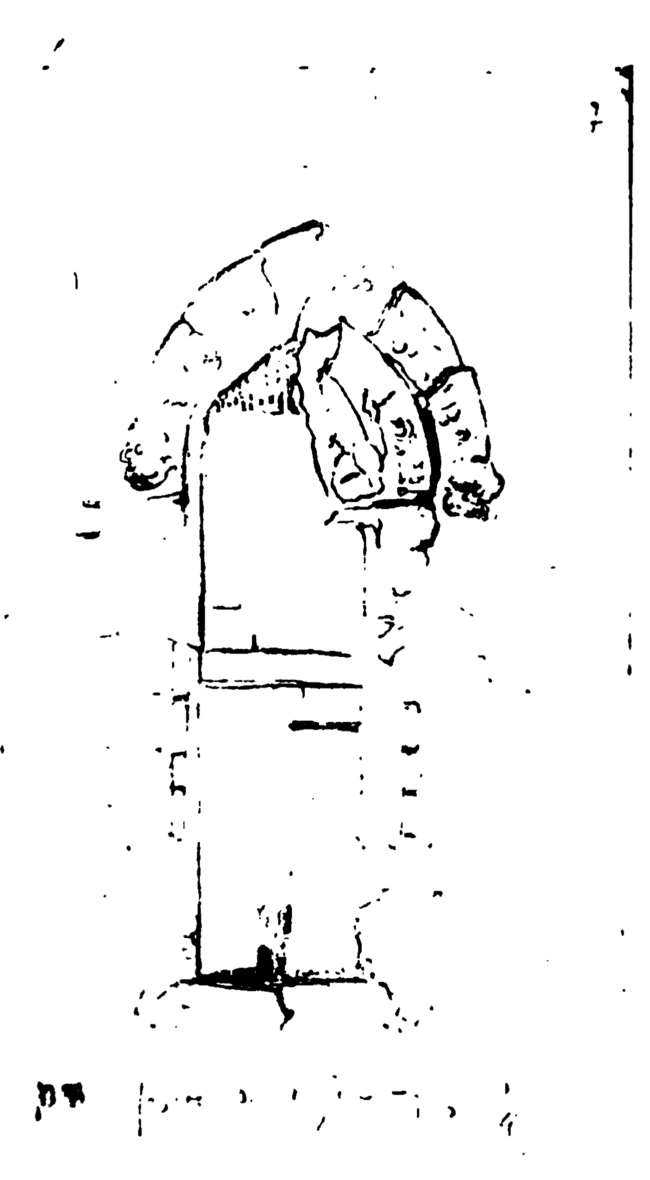
Et à toi avant tout, mon Adèle.

V.

Je pars pour Saint-Quentin où j'arriverai ce soir. J'aurai bien de la joie à te revoir, et nos chers petits.



Coucy
intérieur du donjon.
31 juillet 10 h 1/2



Coucy
porte du donjon - midi 1/4.

Amiens, 3 août.

J'adresse cette lettre à Angers avec quelque inquiétude qu'elle ne t'y trouve plus, mon Adèle ; cependant je calcule qu'elle sera à Angers le 6 et que tu n'en partiras guère que vers le 7. Je suis à Amiens, demain je serai à Abbeville, et j'aurai de tes lettres dont j'ai bien soif.

Depuis que je t'ai écrit, j'ai vu Saint-Quentin où il n'y a qu'une charmante maison de ville (15) et une jolie façade en bois sculpté de 1598 (16) ; et Péronne dont j'ai dessiné le beffroi (17). Me voici maintenant à Amiens dont la cathédrale va m'occuper toute la journée. C'est une merveille.

Et toi, où es-tu ? que fais-tu ? comment vas-tu ? Comme je vais te retrouver gaie et fraîche, n'est-ce pas ? J'ai bien besoin de ton sourire.

Tu reverras nos chers petits avant moi, baise-les mille fois pour moi, tu sais comme je les aime, et qu'après toi, c'est eux.

J'espère que ton père s'est toujours bien porté dans ce petit voyage. Embrasse-le bien pour moi, et notre Didinette à qui j'écris.

A bientôt, mon Adèle. Du 15 au 20 je compte être à Paris. D'ici là, pense à moi.

Demain, Abbeville et tes lettres !

V.

J'ai écrit de Coulommiers à Mlle Louise.

Mes plus tendres amitiés à nos amis d'Angers.

Du Tréport, 6 août.

J'ai eu hier joie et chagrin, chère amie, joie de recevoir ta lettre, chagrin de n'en recevoir qu'une. Enfin, je te sais arrivée à bon port, et ma Didine aussi qui m'a écrit une bonne petite lettre et que tu baiseras pour moi. Je suis fâché que la route ait fatigué ton père. Dis-lui de se bien soigner au retour. Au moment où j'écris ce mot, je pense qu'il arrivera un peu tard et que sans doute à l'heure qu'il est vous êtes en marche vers Paris. C'est ce qui me détermine à t'y adresser cette lettre.

J'ai séjourné près de vingt-quatre heures à Abbeville. J'étais un peu fatigué d'une vingtaine de lieues faites à pied à courir les châteaux depuis huit jours, et puis j'espérais donner le temps d'arriver à de nouvelles lettres de toi. Je suis allé deux fois à la poste ; rien. Je ne te gronde pas, pauvre chère amie, je sais que tu as fait pour le mieux. J'ai reçu aussi à Abbeville, par Martine, de bonnes nouvelles de nos chers petits.

J'ai vu les ruines de Corbie, deux belles tours et quelques circonvallations assez fermement tracées encore (18) ; de Boves, un grand donjon crevassé ; de Picquigny, quelques pans de mur seulement (19).

Notre-Dame d'Amiens est un chef-d'œuvre prodigieux. J'y ai rencontré cet imbécile de Joseph Bard comme on trouverait une puce sur Vénus (20).

Saint-Wulfrand d'Abbeville a un portail qui est un fouillis de merveilleux petits détails. La ville est une vieille ville à maisons peintes qui m'a rappelé Burgos ; par là seulement, il est vrai (21).

J'ai vu hier la ville d'Eu. Le château est intéressant et curieux quoique ratissé, débarbouillé et gâté par les restaurations récentes. J'ai visité dans le collège les tombes du Balafré et de sa femme, deux chefs-d'œuvre du seizième siècle (22), et, dans la crypte de l'église, les tombeaux des comtes d'Eu et d'Artois (23). J'ai été là très observé par deux gendarmes auxquels j'ai ri au nez.

Le soir, je suis venu au Tréport, ne pouvant me résigner à coucher si près de la mer sans l'avoir à la semelle de mes souliers. Je suis content en ce moment, elle vient baver sous ma croisée.

C'est une bien belle chose que la mer, mon Adèle. Il faudra que nous la voyions un jour ensemble.

Je me suis promené toute la soirée sur la falaise. Oh ! c'est là qu'on se sent des frémissements d'aile. Si je n'avais mon nid à Paris, je m'élancerais.

Mais tu es là, et je reste, et tant que tu seras là, mon ange, je resterai. Je suis donc pris pour la vie, mais j'aime la cage où tu es.

Je ne sais pas si le désir de voir la mer plus longtemps ne me fera pas aller à Caen au lieu d'aller à Rouen. En tout cas, écris-moi à Mantes, poste restante. Il me sera facile de faire venir mes lettres de là, si je ne vais pas les chercher moi-même.

J'écris à Boulanger, et je t'envoie la lettre sous ce pli. Fais-la lui parvenir. Voici aussi pour les petits des petites lettres que tu leur remettras avec autant de baisers qu'elles contiennent de mots.



St-Quentin. église (intérieur)
1 août 7 h. 1/4 du s.



Péronne. tour de ville.
2 août. 3 h. après-midi.

A bientôt, mon Adèle. Ce sera une vive joie que celle de t'embrasser.

Ton Victor.

Mille amitiés à la buona Martina. Bon souvenir à tous ceux qui se souviennent de nous. Comment va ce pauvre bon Nanteuil que j'ai laissé malade ? (24).

A Louis Boulanger

Le Tréport

Je suis au bord de la mer, Louis, et c'est une grande chose qui me fait toujours penser à vous. D'ailleurs, vous savez bien que nous sommes deux frères.

Je voudrais que vous fussiez ici, d'abord parce que seriez près de moi, ensuite parce que vous seriez près de la mer. Nous autres, nous avons quelque chose de sympathique avec la mer. Cela remue en nous des abîmes de poésie. En se promenant sur une falaise on sent qu'il y a des océans sous le crâne comme sous le ciel.

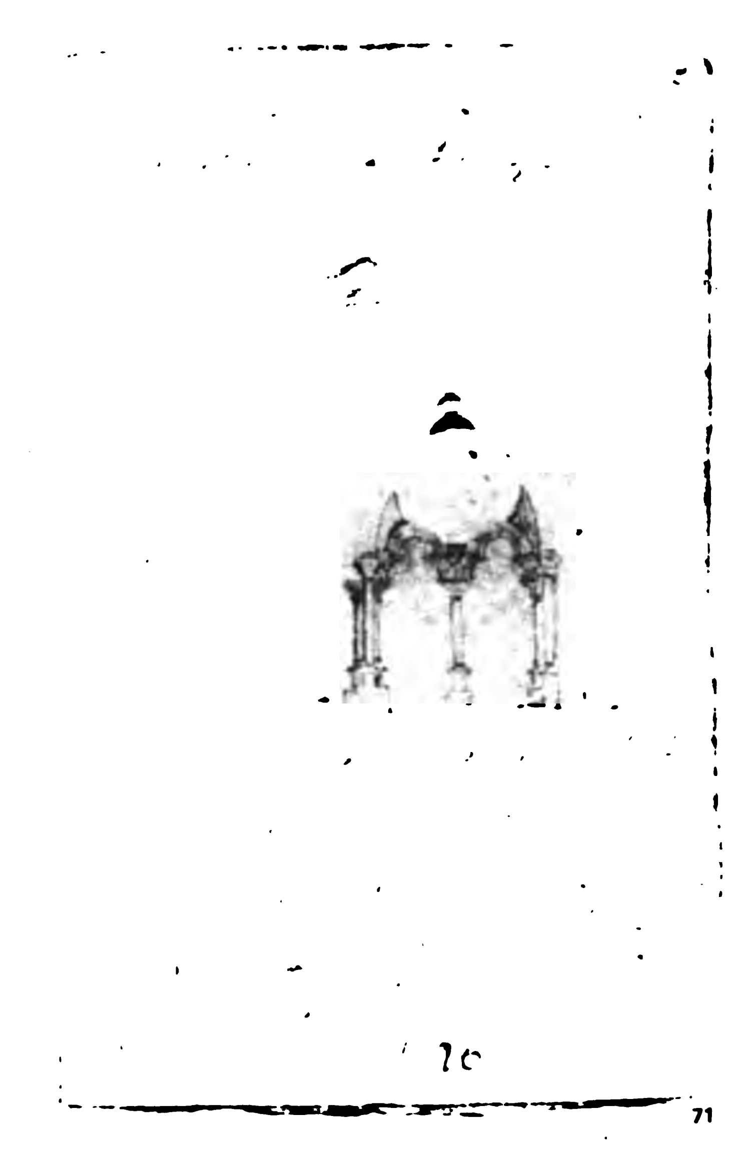
Je suis arrivé ici hier soir. En arrivant, j'ai visité l'église, qui est comme sur le toit du village. On y monte par un escalier. Rien de plus charmant que cette église qui se dresse pour se faire voir de loin aux matelots en mer et pour leur dire : je suis là. J'aime bien un matelot dans une église (il y en avait un dans l'église du Tréport). On sent que ces hommes sur qui pèse toujours la mer viennent chercher là le seul contrepoids possible. De tristes choses au bord de l'océan qu'une charte et une chambre des députés !

Et bien, j'ai senti que l'art restait grand ! Voyez-vous, il n'y a que cela, Dieu qui se reflète dans la nature, la nature qui se reflète dans l'art.

A la nuit tombante, je suis allé me promener au bord de la mer. La lune se levait ; la marée montait ; des chasse-marées et des bateaux pêcheurs sortaient l'un après l'autre en ondulant de l'étroit goulot du Tréport. Une grande brume grise couvrait le fond de la mer où les voiles s'enfonçaient en se simplifiant. A mes pieds l'océan avançait pas à pas. Les lames venaient se poser les unes sur les autres comme les ardoises d'un toit qu'on bâtit. Il faisait assez grand vent ; tout l'horizon était rempli d'un vaste tremblement de flaques vertes ; sur tout cela un râle affreux et un aspect sombre, et les larges mousselines de l'écume se déchirant aux cailloux ; c'était vraiment beau et monstreux. La mer était désespérée ; la lune était sinistre. Il y avait quelque chose d'étrange à voir cette immense chimère mystérieuse aux mille écailles monter avec douleur vers cette froide face de cadavre qui l'attire du regard à travers quatrevingt-dix mille lieues, comme le serpent attire l'oiseau. Qu'est-ce donc que cette fascination où l'océan joue le rôle de l'oiseau ?



Montépilloy, 6 h du soir, 18 août.



Cloître de Noyon 4 h 1/2

Hier, en quelques heures, j'ai vu la mer sous trois aspects bien différents. La première fois, il était deux heures après midi, c'était entre Abbeville et Valines à ma droite. La mer était loin, c'était comme un banc de brume posé sur la ligne extrême de l'horizon. La seconde fois, près d'Eu, le soleil déclinait, le ciel était gris et plein de vapeurs diffuses, la mer emplissait l'intervalle de deux hautes collines ; je ne sais comment tombait le rayon du soleil, on eût dit un triangle d'or massif sans aucun coin sombre ; seulement un léger frissonnement moiré à la surface. Cela m'apparut subitement au haut d'une montée comme un trou éblouissant au bas du ciel terne. Figurez-vous cette vision.

Le troisième aspect, c'était cette marée montante le soir.

Mais voici une lettre sans fin, et je ne vous ai pas encore parlé de vous, cher ami. Il me semble que parler de la mer, c'est parler de nous. Est-ce que nous ne dirions pas cela et mille autres choses si nous étions ensemble ? Oh ! je vous voudrais ici, mon excellent ami, pour moi ; vous, mon grand peintre, pour l'océan.

Adieu. Le papier me manque ; je vous serre la main. Faites de belles choses là-bas pendant que j'en vois ici.

Victor H.

---

20 août - 1 heure de l'après-midi. (25) (26)

Je t'écris de l'auberge de Pierrefonds (27), mon Adèle, avec l'admirable ruine sous ma croisée. J'ai eu beaucoup de peine à venir jusqu'ici. Les voitures manquent. Je vais gagner Villers-Cotterets, et, si l'impériale d'une diligence ne me fait pas défaut, je serai peut-être en même temps que cette lettre à Paris. Mon cœur y est depuis longtemps.

V.



Pierrefonds 4 h. 1/4 20 août.



Pierrefonds 8 tours, 3 par façade.

1837

Amiens, 11 août, 9 heures du soir.

Je t'écris bien vite quelques lignes d'Amiens, chère amie. J'arrive et je n'ai que de l'encre blanche sur le marbre d'une commode et ce papier que voici. Je t'aime, mon Adèle, sois-en bien sûre. Je t'écrirai plus au long la prochaine fois.

La route de Paris ici est un grand jardin. Il y a beaucoup d'églises vraiment charmantes. Creil est une jolie ville avec de vieux beaux édifices, un pont coupé par une île et des eaux où tout cela se reflète (28). Il y a à Breteuil un petit châtelet exquis du quinzième siècle qui sert d'hôtel des postes. C'est comme à Verneuil (29).

Et puis un charmant clocher qui m'a paru tenir à une belle église.

Je t'écris tout cela dans un bruit affreux, et le cœur fort triste. Je songe à la joie que j'aurai de vous revoir tous, mon Adèle chérie. Il est bien bête de quitter la maison où l'on est si bien pour aller venir dîner dans des assiettes d'auberge où l'on dit les chansons de Béranger à travers sa soupe. Mais que veux-tu ? il faut bien changer l'attitude de son esprit, et les voyages servent à cela.

Adieu, mon pauvre ange, à bientôt. Embrasse pour moi ma Didine que j'aime tant, et Charlot, et Toto, et Dédé, embrasse-les huit fois sur leurs huit joues - Je t'aime, ma Didine, je t'aime, mon Adèle. Mille baisers.

V.

Arras, 13 août, 6 heures du soir.

J'ai calculé que tu recevrais ma première lettre au moment même où je t'écris la seconde. C'est un bonheur pour moi de songer que j'occupe ta pensée à l'instant précis où la mienne est fixée sur toi.

Me voici à Arras, prêt à pénétrer dans la Belgique. Hier matin, j'ai suivi en bateau à vapeur les bords de la Somme d'Amiens à Abbeville. Au moment où je m'embarquais, le soleil se levait dans une brume épaisse au milieu de laquelle se détachait la silhouette immense de la cathédrale, sans aucun détail dans la masse, par le profil seulement. C'était superbe (30).

Rien de plus joli que les bords de la Somme (31). Ce n'est qu'arbres, prés, herbages, et villages charmants. Mes yeux ont pris là un bain de verdure. Rien de grand, rien de sévère ; mais une multitude de petits tableaux flamands qui se suivent et se ressemblent ; l'eau coulant à rase-bord entre deux berges de roseaux et de fleurs, des îles exquises, la rivière gracieusement tordue au milieu d'elles, et partout de petites prairies heureuses à herbe épaisse, avec de belles vaches pensives sur lesquelles un chaud rayon de soleil tombe entre les grands peupliers. De temps en temps on s'arrête aux écluses ; et, pendant que ce petit travail se fait, la machine à vapeur geint comme une bête fatiguée.

On côtoie ainsi Picquigny (32) qui a un beau clocher, et le grand château presque royal à façade de brique et de pierre qui appartient à M. de Boubers (33). Il y a aussi à droite en descendant, dans une île, des ruines qui m'ont paru remarquables, quoique ruinées un peu trop bas pour le voyageur qui passe en bateau derrière les hautes herbes (34). Ces herbes et ces roseaux, du reste, font un effet charmant. Quand le sillage du bateau vient les secouer en touchant le bord, elles se mettent à saluer les passants de la façon le plus gracieuse du monde et la plus empressée.

J'ai revu Abbeville avec grand plaisir, et à quatre heures je suis parti pour Doullens où j'arrivais à neuf heures du soir.

Une belle surprise pour qui ne connaît pas bien cette route, c'est Saint-Riquier, merveilleuse abbaye du quinzième siècle, presque en ruine, qui vous apparaît tout à coup à trois lieues d'Abbeville (35). J'ai mis pied à terre, bien entendu, et j'ai passé une heure à tourner dans les nefs autour des statues qui sont très nombreuses et la plupart admirables. Quelques-unes sont encore peintes de leur enluminure du seizième siècle. Dans la chapelle de la Vierge, il y a une *Maris Stella* sculptée en console que j'aurais voulu pouvoir dessiner (36). Malheureusement le temps me manquait. La vierge dans une étoile, les autres astres à l'entour, le vaisseau brisé, la mer furieuse, le port dans le fond, tout cela est ravissant. On répare en ce moment cette magnifique abbaye, mais mal.

Il y a sur la place du village un fort beau beffroi à quatre tourelles engagées. J'aurais bien désiré dessiner au moins cela, mais il fallait passer.

La route jusqu'à Doullens serpente sur les ondulations des grandes plaines, ce qui ennuie en général tout le monde et ce qui me plaît fort (37). De temps en temps on rencontre un vieux moulin vermoulu à ailes rouges. Les toiles sont coupées de manière à dessiner une étoile au centre de la croix que font les ailes. Il y a là-dessous quelque bonne et douce superstition. *Maris Stella.* - (Fais-toi expliquer ce latin par Toto).

Doullens n'a rien fait pour son paysage qui est charmant. C'est une assez plate et insignifiante ville, coupée d'eau vive, enfoncée dans les arbres, environnée de belles collines. Pauvre tableau richement encadré. Il y a une citadelle à bastions, zigzags et contrescarpes, ce qui m'est fort égal. Vauban dans le paysage est fort bête. Je ne tolère les triangles et les carrés des forteresses modernes que dans Van der Meulen (38).

J'attendais mieux d'Arras. Je n'en suis qu'à demi content. Il y a bien deux places curieuses à pignons en volutes dans le style flamand-espagnol du temps de Louis XIII. Mais pas d'églises. - Je me trompe, un ignoble clocher comme celui de Saint-Jacques du Haut-Pas. J'ai voulu entrer dans cette église. Aucun moyen de l'ouvrir. Elle était triplement verrouillée. J'ai comparé cette sotte église revêche à une femme laide, et prude par-dessus le marché. Mais aussi que diable allais-je essayer d'entrer là ?

Sur l'une des places, la petite, il y a un charmant hôtel de ville du quinzième siècle accosté par un délicieux logis de la Renaissance. La façade serait admirable si les architectes du cru n'avaient eu l'idée de l'enjoliver, ce qui la fait ressembler à un décor gothique de l'ancien



Cliché : Photothèque des Musées de PARIS

12 août. Abbeville. 4 h. du soir.
Dessiné pour ma Didine pendant qu'on attendait la voiture V.H.

Dessin du carnet de 1837. 12 août.
Site non identifié (Château d'EAUCOURT ?)

Ambigu. Maintenant ils refont la tour du beffroi. Comme ils vont coiffer ce pauvre édifice !

Je me laisse aller, chère amie, au bonheur de causer avec toi, et je m'aperçois que ma page est pleine. Il y a longtemps que mon dîner est froid, mais qu'importe. Il faut pourtant finir cette longue lettre. Ecris-moi, mon Adèle. Donne ceci à Didine. Et puis donne-lui aussi mille baisers, ainsi qu'aux autres, et gardes-en les trois quarts pour toi. Oh ! qu'il me tarde déjà de vous revoir tous, et toi surtout. Je t'aime, va.

V.

Mes amitiés, à nos bons amis, à notre Louis, à Robelin, à Châtillon, etc (39).

Bernay, 5 septembre, 9 heures du matin.

Je suis encore à Bernay, je me hâte de t'écrire, car je crains que la fin de ma dernière lettre ne t'ait laissé une impression triste. Je ne veux pas t'envoyer de ces impressions-là. C'est de la joie que je veux t'apporter ; le rire et le bohneur te vont si bien, mon Adèle.

J'ai quitté Boulogne avant-hier, par un de ces admirables ciels nuageux et rayonnants qui jettent sur la terre comme une grande peau de tigre faite de lumière et tachée d'ombre. La ville était merveilleusement jolie ainsi éclairée. Il pleut toutes les nuits, mais avec le jour reviennent le soleil, le ciel bleu et les paysages. *Nocte pluit tota, redeunt spectacula mane.* Ceci est du Virgile pour mon lauréat Charlot.

Une seule chose gâtait ce bel ensemble de mer et de terre, de toits, de mâts et de voiles. C'est le hideux pâté à colonnade dont ils ont couronné leur ville. Quant à la colonne de Boulogne, elle ne fait ni bien ni mal. C'est une balise de pierre, rien de plus. Car ils ont une colonne à Boulogne, une façon de colonne Trajane, moins les sculptures, moins la grandeur, moins Rome.

J'ai été favorisé d'un plus beau soleil à Boulogne qu'à Calais où j'ai eu très froid. Calais est dans un courant d'air.

Mais, froid ou chaud, pluie ou soleil, brumes ou étoiles, j'aime passionnément les ports de mer, quoiqu'on y mange trop de beefsteacks et que les barbiers vous y rasent avec des mains qui sentent le poisson.

Tu sais que j'aime encore mieux les petits ports que les grands. Aussi de Boulogne je suis allé à Etaples.

Cette route est encore plus pittoresque que celle de Calais à Boulogne. C'est un enchantement perpétuel.

En sortant de Boulogne on côtoie un bras de mer qui se recourbe dans les terres comme pour aller saisir les villages. A la marée haute il est couvert de petits bateaux à voiles qui croisent leurs triangles jaunes dans tous les sens. A partir de là, le paysage varie superbement à chaque instant. Les collines, tout à la fois molles et sévères, assouplies par le vent robuste de la mer, ont parfois la ligne italienne. De temps en temps de

hautes dunes magnifiquement tripotées, comme des vagues que le mouvement de la voiture fait remuer à l'œil, viennent en tumulte au bord de la route. La mer, qui se retire lentement de la côte de France, était là autrefois. Et puis elles s'éloignent et vont appuyer au loin sur l'horizon leurs ondulations courtes et puissantes. Ce sont, au fond du paysage, de fermes et charmantes arabesques, sculptées tour à tour par tous les éléments. L'océan les a ébauchées, l'ouragan les continue.

Etaples n'est qu'un village, mais un village comme je les cherche, une colonie de pêcheurs installée dans un des plus gracieux petits golfes de la Manche. La marée était basse quant j'y suis arrivé, toutes les barques étaient échouées au loin sur le sable, noires et luisantes comme des coquilles de moules. J'en ai dessiné quelques-unes, tout en me promenant sur la grève. De temps en temps je rencontrais, sur les seuils des cabanes, de ces dignes figures de marins qui vous saluent noblement. La mer brillait au milieu du golfe, éclatante et déchiquetée, comme un lambeau de drap d'argent. Les hauteurs qui bornent l'horizon au midi ont une forme magnifique et calme. Quelques grands nuages s'y posaient lentement. C'était un spectacle tranquille et grand.

Le soir, il semble que les nuages aussi vont se coucher. Ils s'aplatissent, ils s'allongent, ils s'étendent comme pour dormir.

Le jour ils s'enflent, se dilatent et se gonflent au soleil comme des édredons devant le feu. En général, je les aime mieux le soir. Ils dessinent alors dans l'air des baies et des promontoires qui font du ciel comme un immense miroir où la mer se réfléchirait avec ses côtes sombres et découpées.

Je suis parti d'Etaples de bon matin. Je voulais déjeuner à Montreuil-sur-mer.

Montreuil-sur-mer serait mieux nommé Montreuil-sur-plaine. C'était autrefois une charmante ville. Ce n'est plus maintenant qu'une citadelle. Mais, des remparts, on a une vue admirable de coteaux et de prairies, car la ville est haut située. Et puis il reste encore sur la place deux vieilles églises qui ont un certain aspect. Mais il n'y faut pas entrer. J'ai trouvé pourtant, dans la plus grande, une piscine romane d'un beau goût. N'en juge pas d'après ce gribouillage.

Je me suis promené sur les remparts. J'étais seul avec de vieux canons gisant à terre et un vieux prêtre assis à côté. Une figure vénérable que ce prêtre ! il avait l'œil fixé sur son livre, et moi, je regardais la campagne. Il lisait dans son bréviaire, et moi dans le mien.

C'est que, vois-tu, mon Adèle, c'est un beau et glorieux livre que la nature. C'est le plus sublime des psaumes et des cantiques. Heureux qui l'écoute. J'espère que mes enfants le comprendront un jour et qu'ils jouiront religieusement de ces merveilles extérieures qui répondent à la merveille intérieure que Dieu a mise en nous, l'âme. Moi, je ne me lasse pas d'épeler ce grand et ineffable alphabet. Chaque jour il me semble que j'y découvre une lettre nouvelle.

Une chose me frappait hier matin, tout en rêvant sur ces vieux boulevards de Montreuil-sur-mer. C'est la manière dont l'être se modifie et se transforme constamment, sans secousse, sans disparaitre, et

comme il passe d'une région à l'autre avec calme et harmonie. Il change d'existence presque sans changer de forme. Le végétal devient animal sans qu'il y ait un seul anneau rompu dans la chaîne qui commence à la pierre, dont l'homme est le milieu mystérieux, et dont les derniers chaînons, invisibles et impalpables pour nous, remontent jusqu'à Dieu. Le brin d'herbe s'anime et s'enfuit, c'est un lézard, le roseau vit et glisse à travers l'eau, c'est une anguille ; la branche brune et marbrée du lichen jaune se met à ramper dans les broussailles et devient couleuvre ; les graines de toutes les couleurs, mets-leur des ailes, ce sont des mouches ; le pois et la noisette prennent des pattes, voilà des araignées ; le caillou informe et verdâtre, plombé sous le ventre, sort de la mare et se met à sauteler dans le sillon, c'est un crapaud ; la fleur s'envole et devient papillon. La nature entière est ainsi. Toute chose se reflète, en haut dans une plus parfaite, en bas dans une plus grossière, qui lui ressemblent.

Et quel admirable rayonnement de tout vers le centre ! Comme les divers ordres d'êtres créés se superposent et dérivent logiquement l'un de l'autre ! Quel syllogisme que la création ! Où commencent la branche et la racine, l'arbre commence ; où commence la tête, l'animal commence ; où commence le visage, l'homme commence. Ainsi s'engendrent l'un et l'autre, dans une unité ravissante, les quatre grands faits qui saisissent le globe, la cristallisation, la végétation, la vie, la pensée.

Dis-moi pourquoi je songeais à tout cela sous ces grands arbres de Montreuil. Je ne sais. Mais je cause avec toi, mon Adèle, comme si nous nous promenions bras dessus bras dessous le long du quai de l'Arsenal.

En descendant du rempart, j'ai rencontré un petit enfant qui mordait dans une grosse pomme - Qui t'a donné cette pomme ? lui ai-je dit. Il m'a répondu : - Je ne sais pas, c'est tombé de l'arbre, c'est le vent, c'est personne. - Je lui ai donné dix sous et je lui ai dit : - Mon enfant, quant ce n'est personne, c'est Dieu.

J'aurai pu ajouter : - Et quand c'est quelqu'un, c'est Dieu encore.

De Montreuil je suis allé à Crécy. Il m'a fallu faire trois bonnes lieues à pied. Les chemins sont impraticables. La loi sur les chemins vicinaux n'a encore rien caillouté par ici (40).

J'ai vu Crécy, j'ai visité ce sombre champ de bataille. J'ai fait le tour du vieux moulin de pierre qui marque la place où l'attaque a commencé (41). Je suis descendu au fond de ce vallon où les dolabres et les haches d'armes ont si rudement travaillé. Le village est assez pittoresque. J'en ai dessiné l'église, laquelle a vu la bataille (42). Il y a aussi, au milieu de la place du village, une vieille fontaine romane qui a dû étancher bien du sang ce jour-là. Fontaine curieuse et unique pour moi jusqu'à ce jour. Grosses nervures de briques à plein cintre. Piliers trapus en pierre avec chapiteaux sculptés. Trois étages, dont deux sont déformés (43).

A Bruxelles, je n'ai pas voulu voir Waterloo. J'ai jugé inutile de rendre cette visite à lord Wellington. Waterloo m'est plus odieux que Crécy. Ce n'est pas seulement la victoire de l'Europe sur la France, c'est le triomphe complet, absolu, éclatant, incontestable, définitif, souverain, de la médiocrité sur le génie. Je n'ai pas été voir le champ de Waterloo. Je sais bien que la grande chute qui a eu lieu là était peut-être nécessaire pour que l'esprit du nouveau siècle pût éclore. Il fallait que Napoléon lui fit place.

C'est possible. J'irai voir Waterloo quand un souffle venu de France aura jeté bas ce lion flamand à qui saint-Louis avait déjà arraché les ongles, les dents, la langue et la couronne, et aura posé sur son piédestal un oiseau français quelconque, aigle ou coq, peu m'importe. Je n'ignore pas que tout ce que j'écris ici pourrait se traduire en un couplet de facture, mais cela m'est égal. Albertus sait bien que j'ai tout un grand côté bête et patriote.

Je reviens à Crécy. J'ai donc tout vu ; mais j'ai bien des fois donné au diable un grand paysan enchifrené qui me servait de guide, et qui ne savait rien, bien entendu, et qui répondait à toutes mes questions : *Oui, bosieu.* A quoi je répliquais : *Fort bien, bon abi.*

Tout en courant dans les pierres, mes souliers de castor se sont crevés. J'ai mesuré sur-le-champ d'un œil ferme l'étendue de mon malheur. J'ai vu qu'il faudrait mettre mes bottes le lendemain. Or mes bottes me gênent.

Bernay, où je suis en ce moment (44), n'est qu'un hameau. Il y a six maisons (45). La cathédrale a quatre murs blancs, dix pieds de haut, trois fenêtres, un toit d'ardoise et un clocher qu'on dirait composé de deux soufflets, l'un horizontal, l'autre vertical. Cet heureux genre d'architecture florit et prospère dans les braves campagnes picardes, qui n'en savent pas plus long. C'est hideux.

Ce n'est donc qu'un hameau, mais le hasard a voulu que ce hameau fût situé au point précis où la diligence qui arrive de Paris a faim pour déjeuner et où la diligence qui arrive de Calais a faim pour dîner. De ces deux diligences qui arrivent là, l'une du sud, l'autre du septentrion, la bouche ouverte, il est résulté une auberge, et une fort bonne auberge, l'Hôtel de la Poste. C'est un des meilleurs logis que j'aie rencontrés sur ma route.

La basse-cour, qui est là sous ma fenêtre, est magnifique. Ce n'est pas une basse-cour, c'est un océan. Il y a là tout un monde de poules, de canards, de coqs, de vaches, de porcs, de dindons, de pigeons et de pintades qui vit bruyamment et joyeusement, sans prendre garde aux sinistres lueurs de la cuisine. De cette immense basse-cour il germe une table d'hôte colossale qui s'épanouit deux fois par jour. Hier soir lundi, le garçon me disait avoir desservi plus de cent vingt couverts depuis samedi. C'est vraiment merveille de trouver une aussi prodigieuse cuisine dans une bourgade de huit ou dix feux. Quoi qu'il en soit, et sans songer à la table d'hôte, ce monstre aux dents de requin, toutes ces omelettes, toutes ces côtelettes, tous ces jambons, tous ces salmis, grouillent, piaillent, bêlent, chantent, roucoulent, grognent, volent, marchent, nagent et flânent parmi des Alpes de fumier où les mares font des lacs ; tumulte amusant pour le voyageur qui, comme moi, regarde la basse-cour pendant que le dîner cuit, et ne dédaigne pas Fielding en attendant Chevet.

Chevet ne gâte jamais le paysage. L'idée de la bécassine colore le groupe un peu sec du chasseur et du chien d'arrêt ; et il y a, pour le marcheur affamé, un certain charme à penser que dans ces belles eaux vives près desquelles il se repose on pêche d'excellentes truites. Les hommes du quinzième siècle ne peignaient et ne sculptaient jamais une rivière sans en montrer les poissons. Bonne et cordiale habitude !



Cliché : Photothèque des Musées de PARIS

CRECY - 4 septembre - 4h du soir.



Baie de Somme vue du CROTOY (?)
sans doute le dessin mentionné dans la lettre de DIEPPE du 8 septembre 1837.

Au milieu de toutes ces bêtes se traîne et se prélasse, comme l'éléphant au jardin des plantes, une énorme truie pleine et prête à mettre bas. C'est plaisir de la voir se vautrer dans l'ordure. Elle est monstrueuse, elle est gaie, grasse, velue, rose et blonde. Il faut être un fier cochon pour faire la cour à une pareille créature.

Il paraît qur les gendarmes et les postillons se font décrotter ici. Il y a là sous la porte un enfant qui cire une botte grande comme un homme. Tu rirais de le voir. Il peint, il frotte, il brosse, il souffle, il sue, il y va de tout cœur, il couche la botte à terre comme un canon, il la met debout comme une colonne, il en fait le tour, il entre dedans, par moments il s'y engloutit et il disparaît tout entier. On n'a jamais accompli une grande œuvre avec plus de bravoure.

Tout est bon, tout est propre, tout est riant dans cette auberge. Il y a bien ça et là quelques légères verrues. Ils m'ont donné pour écrire une table ronde, haute et étroite, ce qui n'est pas ingénieux ; ils font payer six sous trois feuilles de papier ; ils sont abonnés à la *Gazette de France,* dont j'ai vu l'infortuné feuilleton traîner dans la cuisine, affirmant, parmi les oignons et les échalotes, que le théâtre est décidemment perdu, que la belle langue française, etc., que le drame moderne, etc., grandes vérités que ce brave feuilleton disait là en français de cuisine, ce qui m'a paru de bon goût en pareil lieu. - Somme toute, excellent gîte.

J'ai demandé à la bonne grosse dame du logis : - Vous êtes légitimiste, madame ? - Elle m'a répondu : - Hélas oui, monsieur. Il faut bien. La route de Calais souffre, voyez-vous. Il passait plus de monde ici sous les anciens Bourbons. La route de Lille nous fait du tort. Les princes d'Orléans sont toujours fourrés à Bruxelles. - D'où j'ai conclu que le rétablissement de la branche aînée était nécessaire au bonheur de la France et de la route de Calais. La dame, brave et excellente femme d'ailleurs, a réfléchi un instant et a ajouté en soupirant : - Et puis, voyez-vous, depuis 1830, il y a eu le choléra à Paris, et il est encore en Italie, ce qui fait que les anglais passent moins par ici. - Diable ! ai-je répondu, je comprends que vous soyez abonné à la *Gazette de France.*

Pardon de toutes ces histoires de cabaret, chère amie. Mais où il n'y a ni l'océan ni les cathédrales, il faut bien parler des auberges. La tête et l'esprit ont assez bavardé, c'est maintenant le ventre qui raconte ses aventures.

Du Tréport, 6 septembre, onze heures du soir.

Je n'ai pu résiter au Tréport. J'en était trop près. Il m'attirait trop violemment, m'y voici. J'y suis arrivé cette fois à la marée basse. C'est toujours un lieu ravissant.

Hier, j'ai fait à pied une excursion au Crotoy, charmant petit port vis-à-vis Saint-Valery, à l'embouchure de la Somme. Au moment où j'arrivais, c'était le départ des barques, chose toujours admirable et toujours nouvelle. Toutes les voiles, dessinées nettement par les angles, s'enlevaient en noir sur le ciel et sur la mer qui éblouissaient. Je t'aurais voulue là, chère amie.

J'ai revisité à Abbeville Saint-Wulfran et sa vieille façade toute rongée par la bise et par la lune. J'ai revu cette belle église avec autant de plaisir que la première fois, il y a deux ans. Elle a quelques rides de plus et je n'en ai pas de moins. - Il y a à l'angle une sublime statue de vieillard à demi enfoncée dans un toit. Ils ont bâti une ignoble maison qui lui monte jusqu'à la ceinture, le vieux saint de pierre les laisse faire sans interrompre sa calme rêverie. A côté de lui, un guerrier que cette honteuse crue de tuiles semble près d'atteindre s'en dégage fièrement. Toutes ces figures sont graves et belles. Il ne faut pas les voir pourtant après celles d'Amiens.

J'ai bien employé ma journée, mon Adèle. J'ai été voir le château de Rambures, beau groupe de tours du treizième siècle (46). Je l'ai dessiné. La route à travers bois était charmante. Quoique fort cahoté, j'ai pu la faire en voiture. Et puis je suis venu au Tréport. J'ai laissé à ma gauche Blangy, riante petite ville cachée dans les peupliers au fond d'une superbe vallée à grands contours. J'ai également laissé de côté la route d'Aumale, qui traçait sur le revers des collines opposées le geste fulminant et tortueux de Mlle Mars dans Tisbé. J'ai traversé Gamaches. L'église a un charmant portail du quinzième siècle (47).

J'ai vu passer à Gamaches deux femmes qui n'étaient pas à la noce. C'étaient deux pauvres contrebandières de tabac prises sur le fait. On les menait en prison à Blangy avec leur tabac, leur déconvenue et leur charrette ornée de deux gendarmes. Je leur ai donné la monnaie que j'avais dans ma bourse.

La route de Gamaches à Eu est fort verte et fort bien entourée. Elle court gaiement le long d'une haute colline qui va aboutir aux falaises. On rencontre de temps en temps un de ces carrés de chanvre qui ressemblent à des forêts de petits cocotiers. On se suppose géant, on est en Amérique.

Mais tu dois être bien fatiguée de cette lettre sans fin, ma pauvre amie. Je la ferme en t'embrassant, ainsi que ton père et les chers petits. -As-tu écrit à M. Naudet que j'étais absent ? - Je ne sais encore si je passerai par Gisors. Mais écris-moi toujours là. Mon itinéraire dépendra des voitures. Je tâcherai pourtant de le diriger vers Gisors. - A bientôt, mon Adèle bien-aimée. - A bientôt, ma Didine. - Mille baisers.

Dieppe, 8 septembre, 9 heures du soir.

Ceci est probablement, chère amie, l'avant-dernière lettre que tu recevras de moi. Le 12 ou le 13 au plus tard je serai à Paris près de toi, près de vous. Quelle joie de t'embrasser ! Va, crois-le-bien, je serai heureux, pauvre amie. Le voyage n'est qu'un étourdissement rapide. C'est à la maison qu'est le bonheur.

Chaque jour me rapproche rapidement de vous. Je suis aujourd'hui à Dieppe. J'y étais venu revoir et étudier encore le curieux bas-relief de l'église qui figure en quelque sorte la découverte de l'Amérique. Plusieurs encombres ont retardé la voiture, de sorte que je suis arrivé trop tard. Il était sept heures du soir et l'église était pleine d'ombre quand j'y suis

entré. Elle était d'ailleurs admirable à voir ainsi, mais le bas-relief n'offrait à l'œil qu'une croûte de pierre inégale. Impossible d'y rien distinguer. Je venais dans cette église en antiquaire, elle m'a reçu en peintre. Je ne me plains pas.

Il y a une bien belle promenade à faire à Dieppe. Je n'y ai rencontré aucun promeneur. Il faut, à la nuit tombante, suivre le quai méridional, côtoyer un groupe de maisons qui fait la tête d'une rue, et monter derrière le château par un sentier qui grimpe vers la falaise par le bord du fossé. Bien des souvenirs gisent dans ce fossé qu'ont mesuré tant de fois du regard tous ces beaux gentilshommes de la Fronde à la fois si roués et si naïfs. C'est le ravin qui entaille profondément le dos de la falaise et le long duquel descend avec un mouvement ferme et superbe le haut mur du château. Ce mur, encore festonné par endroits de vieux mâchicoulis, laisse à mi-côte une haute tour carrée et en va porter une autre jusqu'au sommet de l'escarpement. Ceci est déjà beau, mais il ne faut pas s'en contenter. Il faut gravir sur la cime même de la falaise, si l'on n'a pas trop peur des formes vagues qu'on voit sauteler lourdement sur l'herbe. Il faut avancer bravement et n'avoir pas horreur des choses de l'ombre. Quant on sera en haut, on verra.

J'y était tout à l'heure ; je m'étais avancé au bord de la falaise, quelques pas au delà d'une vieille barrière de bois qu'on a mise là sans doute pour les vaches, car je n'y ai pas vu un être humain. A ma droite, un peu au-dessous de moi, le château avec ses toits et ses tourelles faisait un bloc de ténèbres. Quand même une grosse douve ne me l'eût pas cachée, il m'eût été impossible de distinguer la jolie fenêtre de la Renaissance par où s'était enfuie, il y a bientôt deux cents ans, cette belle madame de Longueville qui était de si bon conseil dans l'occasion et qui avait, dit M. de Retz, *une charmante langueur naturelle avec des réveils lumineux et surprenants.*

Au-dessous et au delà du château, un abîme ; et dans cet abîme quelques lignes confuses d'ombres et de reflets se coupant à angles droits avec trois ou quatre étoiles rouges éparses et comme noyées dans ce labyrinthe de formes indécises.

C'était Dieppe. A gauche, la mer, la mer infinie, calme, grise, verte, vitreuse, et sur la mer, dispersés à tous les bouts de l'horizon, une vingtaine de bateaux pêcheurs pareils à des points noirs qui commencent à avoir une forme en courant silencieusement sur ce miroir livide comme de gros moucherons. Au-dessus de tout cela, un ciel crépusculaire que couvraient de grands nuages sombres crevés çà et là d'une flaque de lumière pâle. La marée montait avec sa rumeur sinistre, par moments un éclat de voix venait de la ville, derrière moi une vache mugissait je ne sais où, de temps en temps le vent faisait sur la mer le bruit d'un immense rideau qu'on secoue. C'était extraordinaire. Rien ne laisse à l'âme une impression à la fois plus vague et plus poignante que les espèces de rêves qui se dégagent parfois de la réalité.

On marche dessus, ils flottent autour de vous.

En descendant, je me suis promené dans le port. J'ai causé avec un douanier qui surveillait le déchargement d'un navire. Ce navire venait de la Baltique, de Stettin, apporter à Dieppe, quoi ? du bois de chauffage ; et,

ce qui n'est pas moins étrange, c'est qu'il ne remporte rien, absolument rien que des galets dont il fait son lest et qu'il est obligé de jeter plus tard. Ce pauvre port de Dieppe est bien déchu. Il est peut-être le plus amoindri de nos ports de la Manche qui tendent tous à s'engraver.

Ma journée d'hier, chère amie, a été bien remplie. J'étais au Tréport, je voulais voir le point précis où finit la dune et où commence la falaise. Belle promenade, mais pour laquelle il n'y a que le chemin des chèvres et qu'il fallait faire à pied. J'ai pris un guide et je suis parti. Il était midi. A une heure j'étais au sommet de la falaise opposée au Tréport. J'avais franchi l'espèce de dos d'âne de galets qui barre la mer et défend la vallée au fond de laquelle se découpent les hauts pignons du château d'Eu ; j'avais sous mes pieds le hameau qui fait face au Tréport.

La belle église du Tréport se dressait vis-à-vis de moi sur sa colline avec toutes les maisons de son village répandues sous elle au hasard comme un tas de pierres écroulées. Au delà de l'église se développait l'énorme muraille des falaises rouillées, toute ruinée vers le sommet et laissant crouler par ses brèches de larges pans de verdure. La mer, indigo sous le ciel bleu, poussait dans le golfe ses immenses demi-cercles ourlés d'écume. Chaque lame se dépliait à son tour et s'étendait à plat sur la grève comme une étoffe sous la main d'un marchand. Deux ou trois chasse-marées sortaient gaîment du port. Pas un nuage au ciel. Un soleil éclatant.

Au-dessous de moi, au bas de la falaise, une volée de cormorans pêchait. Ce sont d'admirables pêcheurs que les cormorans. Ils planent quelques instants, puis ils fondent rapidement sur la vague, en touchent la cime, y entrent quelquefois un peu, et remontent. A chaque fois ils rapportent un petit poisson d'argent qui reluit au soleil. Je les voyais distinctement et de très près. Ils sont charmants quand ils ressortent de l'eau, avec cette étincelle au bec.

Ils avalent le poisson en remontant, et recommencent sans cesse. Il m'a paru qu'ils déjeunaient fort bien.

Moi j'avais mal déjeuné par parenthèse. Comme c'était un port de mer, j'avais mangé du beefsteack bien entendu, mais du beefsteack remarquablement dur. A la table d'hôte, où les plaisanteries sont rarement neuves, on le comparait à des semelles de bottes. J'en avais mangé deux tranches, et pour cela j'étais fort envié à la table d'hôte, l'un enviait mon appétit, l'autre mes dents. J'étais donc comme un homme qui a mangé à son déjeuner une paire de souliers. Moi, j'enviais les cormorans.

Une heure après, toujours par le sentier tortueux de la falaise, j'approchais du Bourg-d'Ault, but principal de ma course. A un détour du sentier, je me suis trouvé tout à coup dans un champ de blé situé sur le haut de la falaise et qu'on achevait de moissonner. Comme les fleurs d'avril sont venues en juin cette année, les épis de juillet se coupent en septembre. Mais mon champ était délicieux, tout petit, tout étroit, tout escarpé, bordé de haies et portant à son sommet l'océan. Te figures-tu cela ? vingt perches de terre pour base, et l'océan posé dessus. Au rez-de-chaussée des faucheurs, des glaneuses, de bons paysans tranquilles occupés à engerber leur blé, au premier étage la mer, et tout en haut, sur le toit, une douzaine de bateaux pêcheurs à l'ancre et jetant

leurs filets. Je n'ai jamais vu de jeu de la perspective qui fût plus étrange. Les gerbes faites étaient posées debout sur le sol, si bien que pour le regard leur tête blonde entrait dans le bleu de la mer. A la ligne extrême du champ une pauvre vache insouciante se dessinait paisiblement sur ce fond magnifique. Tout cela était serein et doux, cette églogue faisait bon ménage avec cette épopée. Rien de plus frappant, à mon sens, rien de plus philosophique que ces sillons sous ces vagues, que ces gerbes sous ces navires, que cette moisson sous cette pêche. Hasard singulier qui superposait les uns aux autres, pour faire rêver le passant, les laboureurs de la terre et les laboureurs de l'eau.

Au sortir de ce champ, la scène changeait encore. Le ravin où je marchais se fermait d'un côté, se déchirait brusquement de l'autre, et je ne voyais plus que la terre, la riche terre de Normandie, les plaines à pertes de vue que termine un liseré violet, et au loin les têtes rondes des pommiers. Car c'est encore là une de ces harmonies qu'on rencontre partout à chaque pas, le pommier est une pomme. La forme du poirier s'allonge un peu.

Mon guide était un homme d'Etretat, et ne connaissait pas mieux le chemin que moi. Un moment nous avons marché au hasard. Heureusement nous avons vu venir vers nous, à une intersection de sentiers, un gros fagot de bois sec qui avait deux pieds. C'était un pauvre vieillard, plié en deux sous son fardeau bien plus composé encore d'années que de broussailles. Ce vieux brave homme nous a remis dans notre chemin, ce qui fait que j'ai payé deux guides. L'autre se bornait à me donner de sages conseils.

J'ai demandé au vieux fagotier quel âge il avait. Quatrevingt-deux ans. C'est un âge qu'ils atteignent aisément, hommes et femmes, dans ces pauvres hameaux qui nous font tant de pitié. Et pourtant le travail les courbe, le vent les hâle, le soleil les ride, et ils nous semblent vieux à quarante ans. Au fond, à soixante ans ils sont moins vieux que nous à trente. On s'use moins vite par le dehors que par le dedans.

A deux heures et demie, j'entrais au Bourg-d'Ault. On passe quelques maisons, et tout à coup on se trouve dans la principale rue, dans la rue mère d'où s'engendre tout le village, lequel est situé sur la croupe de la falaise. Cette rue est d'un aspect bizarre. Elle est assez large, fort courte, bordée de deux rangées de masures, et l'océan la ferme brusquement comme une immense muraille bleue. Pas de rivage, pas de port, pas de mâts. Aucune transition. On passe d'une fenêtre à un flot.

Au bout de la rue en effet on trouve la falaise, fort abaissée, il est vrai. Une rampe vous mène en trois pas à la mer, car il n'y a là ni golfe, ni anse, pas même une grève d'échouage comme à Etretat. La falaise ondule à peine pour le Bourg-d'Ault.

C'est alors que je me suis expliqué le bruit furieux de serrurerie qui m'avait assourdi en entrant dans le village. *Ferri rigor,* comme dirait Virgile ou Charlot. Les gens du Bourg-d'Ault ne pouvaient être marins ni pêcheurs, ils n'avaient pas de port. Ils se sont faits serruriers. Ils y réussissent, ma foi, car ils ont un gros commerce avec le centre de la France, et ils se vengent de Neptune en lui faisant un tapage infernal aux oreilles.

Il s'envole perpétuellement du Bourg-d'Ault une noire nuée de serrures qui va s'abattre à Paris sur vos portes, mesdames (48).

En examinant la rue j'ai amnistié les masures. Il y a là deux maisons curieuses, une, à droite, du quatorzième siècle (49), l'autre, à gauche, du seizième (50). Sur la première, j'aurais voulu avoir le temps de dessiner les bouts de poutres qui sont énormes et sculptés en têtes preque égyptiennes. La seconde a des détails ravissants. Les charpentes de la façade ont à de certains endroits des arabesques du goût le plus ferme et le plus pur. La maison du quatorzième siècle est en face. On dirait l'Egypte et l'Italie qui se regardent. Sur celle du seizième siècle, en ne s'arrêtant pas (sans les dédaigner toutefois) aux masques grotesques qui mordent le bout des volutes pour amuser les matelots, on trouve des figures, deux surtout, pleines de style et qui ont pour chevelure et pour collerettes des rinceaux exquis. C'est vraiment une charmante apparition. On est au milieu d'un misérable tas de cabanes, dans une rue à peine pavée, à soixante lieues de Rubens, à quatre cents lieues de Raphaël, à six cents lieues de Phidias, à deux pas d'un huissier qui s'appelle M. Beauvisage, on n'a dans la tête qu'une musique de limes, de scies et d'enclumes, on se retourne, et voilà que l'art vient s'épanouir sur la poutre d'une masure, et vous sourit. - Il est vrai que l'océan est là. Partout où est la nature, sa fleur peut pousser, et la fleur de la nature, c'est l'art.

Il n'y a pas que ces deux maisons au Bourg-d'Ault. Il y a aussi une vieille belle église, bien vieille et bien belle, germée au douzième siècle et éclose au quinzième. On la réparait quand j'y suis entré. Deux maçons rampaient à plat ventre sur une échelle appliquée au toit. Dieu veuille qu'on ne la gâte pas ! (51).

Comme les maçons y étaient, on m'a refusé l'entrée du clocher, qui est fort haut placé, et doit avoir une vue admirable. J'ai eu beau insister.

Ce qui m'amenait au Bourg-d'Ault, c'est que c'est là que la falaise commence. Pour mon guide, qui était d'Etretat et qui, bien entendu, faisait de sa bourgade le centre du monde, c'est au Bourg-d'Ault que la falaise finit. - *Voyez, monsieur,* me disait-il, d'une manière assez pittoresque en me montrant la côte qui s'abaissait jusqu'aux plaines, *elle finit en sifflet.*

J'ai fait quelques pas sur les galets du Bourg-d'Ault, puis je suis remonté dans le village pour redescendre avec la falaise dans les plaines de sable où les dunes viennent aboutir de leur côté.

La mer ronge perpétuellement le Bourg-d'Ault. Il y a cent cinquante ans, c'était un bien plus grand village qui avait sa partie basse abritée par une falaise au bord de la mer. Mais un jour la colonne de flots qui descend la Manche s'est appuyée si violemment sur cette falaise qu'elle l'a fait ployer. La falaise s'est rompue et le village a été englouti (52). Il n'était resté debout dans l'inondation qu'une ancienne halle et une vieille église dont on voyait encore le clocher battu des marées quelques années avant la Révolution, quand les vieilles femmes qui ont aujourd'hui quatrevingts ans étaient des marmots roses.

Maintenant on ne voit plus rien de ces ruines. L'océan a eu des vagues pour chaque pierre ; le flux et le reflux ont tout usé, et le clocher

qui avait arrêté des nuages n'accroche même plus aujourd'hui la quille d'une barque.

Ne pouvant voit cette église évanouie, j'ai visité l'autre avec soin ; l'intérieur du moins, car je viens de te dire ma déconvenue du clocher. Quelques chapiteaux curieux, quelques frises délicates, et d'horribles peintures à accrocher sur les échoppes, voilà tout ce que renferme l'église. Elle est entourée de tombes. Ces petits monuments lugubres poussent volontiers à l'ombre des églises, comme les superstitions autour de la religion. Pourtant les unes ne contiennent que la cendre et la mort, l'autre contient la vie.

Depuis la catastrophe du bas village, tout le Bourg-d'Ault s'est réfugié sur la falaise. De loin tous ces pauvres toits pressés les uns sur les autres font l'effet d'un groupe d'oiseaux mal abrité qui se peletonne contre le vent. Le Bourg-d'Ault se défend comme il peut, la mer est rude sur cette côte, l'hiver est orageux, la falaise s'en va souvent par morceaux. Une partie du village pend déjà aux fêlures du rocher.

Ne trouves-tu pas, chère amie, qu'il résulte une idée sinistre de ce village englouti et de ce village croulant ? Toutes sortes de traditions pleines d'un merveilleux effrayant ont germé là. Aussi les marins évitent cette côte. La lame y est mauvaise ; et souvent, dans les nuits violentes de l'équinoxe, les pauvres gens du Tréport qui vont à la pêche dans leur chasse-marée, en passant sous les sombres falaises du Bourg-d'Ault, croient entendre aboyer vaguement les guivres de pierre qui regardent éternellement la mer du haut des nuées, le cou tendu aux quatre angles du vieux clocher.

Cet endroit est beau. Je ne pouvais m'en arracher. C'est là qu'on voit poindre et monter cette haute falaise qui mure la Normandie, qui commence au Bourg-d'Ault, s'échancre à peine pour le Tréport, pour Dieppe, pour Saint-Valery-en-Caux, pour Fécamp, où elle atteint son faîte culminant, pour Etretat où elle se sculpte en ogives colossales, et va expirer au Havre, au point où s'évase cet immense clairon que fait la Seine en se dégorgeant dans la mer.

Où naît la falaise, la dune meurt. La dune meurt dignement dans une grande plaine de sable de huit lieues de tour qu'on appelle le désert et qui sépare le Bourg-d'Ault, où la falaise commence, de Cayeux, village presque enfoui dans les sables, où finit la dune.

Il m'a fallu traverser *ce désert* à pied (53). Le nom n'est, en vérité, pas trop grand pour la chose. Figure-toi, chère amie, une immense solitude bornée à l'horizon par de vagues collines. Pas un homme, pas une cabane, pas un arbre. On marche ainsi trois grandes heures. La mer se rue souvent sur ces plaines et jette sur le sommet de toutes les basses ondulations de sable dont elle est formée comme une lèpre de galets. Dans les petites vallées que ces ondulations laissent entre elles, il pousse du gazon maigre et court. Rien dans ces landes ne rappelle la vie dont nous vivons et le monde auquel nous tenons, si ce n'est une batterie qu'on rencontre de distance en distance au bord de la mer avec quelques canons qui font ce qu'ils peuvent pour avoir un air de force et de puissance, mais à chaque marée l'océan crache dessus (54).

A six heures, j'entrais à Cayeux. J'étais vraiment las. Depuis midi je marchais au soleil dans les sables et dans les galets. A Cayeux, j'ai quitté mon guide, je l'ai payé et je lui ai indiqué son chemin pour s'en revenir.

J'ai eu là un bonheur. Il me restait deux lieues à faire à pied pour gagner Saint-Valery-sur-Somme, et j'en étais effrayé. Je rêvais assez mélancoliquement à cette route, tout en suivant la trace de petites croix que les pattes d'un pigeon avaient laissées sur le sable. En ce moment-là un bon gros fermier passait dans sa carriole, il m'a aperçu au milieu des monticules de poussière impalpable où s'enlisent les masures de Cayeux ; il paraît que je lui ai plu, et il m'a offert l'hospitalité dans sa carriole. Il allait comme moi à Saint-Valery. J'ai accepté vivement, et puis il s'est trouvé que c'était de la vraie hospitalité, plante fort rare ; car lorsque j'ai voulu offrir un prix quelconque à ce brave homme, il s'est presque offensé. J'ai dû me résigner à voyager gratis. Cela ne m'était pas encore arrivé.

Le cheval trottait rapidement, la route était redevenue bonne ; avant sept heures nous descendions à Saint-Valery. Là j'ai quitté mon excellent fermier. J'arrivais à temps pour prendre la patache qui va à Abbeville.

Le port de Saint-Valery était charmant au crépuscule. On distinguait au loin les dunes du Crotoy et, comme une nébulosité blanchâtre, les vieilles tours arrachées et démolies au pied desquelles j'avais dessiné deux jours auparavant (55).

Au premier plan, à ma droite, j'avais le réseau noir et inextricable des mâts et des cordages. La lune, qui se couchait hier une heure après le soleil, descendait lentement vers la mer ; le ciel était blanc, la terre brune, et des morceaux de lune sautaient de vague en vague comme des boules d'or dans les mains d'un jongleur.

Un quart d'heure après j'étais en route pour Abbeville. J'ai toujours aimé ces voyages à l'heure crépusculaire. C'est le moment où la nature se déforme et devient fantastique. Les maisons ont des yeux lumineux, les ormes ont des profils sinistres ou se renversent en éclatant de rire, la plaine n'est plus qu'une grande ligne sombre où le croissant de la lune s'enfonce par la pointe et disparaît lentement, les javelles et les gerbes debout dans les champs au bord du chemin vous font l'effet de fantômes assemblés qui se parlent à voix basse ; par moments on rencontre un troupeau de moutons dont le berger, tout droit sur l'angle d'un fossé, vous regarde passer d'un air étrange ; la voiture se plaint doucement de la fatigue de la route, les vis et les écrous, la roue et le brancard poussent chacun leur petit soupir aigu ou grave, de temps en temps on entend au loin le bruit d'une grappe de sonnettes secouée en cadence, ce bruit s'accroît, puis diminue et s'éteint, c'est une autre voiture qui passe sur quelque chemin éloigné. Où va-t-elle ? d'où vient-elle ? la nuit est sur tout. A la lueur des constellations qui font cent dessins magnifiques dans le ciel, vous voyez autour de vous des figures qui dorment et il vous semble que vous sentez la voiture pleine de rêves.

Pardon, chère amie, je t'écris toutes mes impressions. Comme elles viennent à moi, elles s'en vont vers toi. Toutes mes sensations comme tous mes sentiments sont à toi.

A onze heures du soir j'étais à Abbeville.

Mon projet était de retourner aujourd'hui par mer à Etaples. Il m'a fallu y renoncer. Les heures de la marée ne s'accommodaient pas avec ma fantaisie. Je ne t'ai pas assez parlé de ce joli hameau d'Etaples. Il y a là une auberge comme je les aime, une petite maison propre, honnête, bourgeoise, deux hôtesses qui sont deux sœurs, jeunes encore, fort gracieuses vraiment, de fort bons soupers de gibier et de poisson, et sur la porte un lion d'or qui a un air tout doux et tout pastoral, comme il convient à un lion mené en laisse par deux demoiselles. Les deux maîtresses du logis font bâtir en ce moment, elles agrandissent leur maison. C'est de la prospérité. J'en ai été charmé.

Je n'ai pas trouvé de meilleure auberge dans toute la Belgique. J'excepte pourtant Louvain et Furnes. A Louvain, c'est l'hôtel du *Sauvage*, tenu par une brave grosse châtelaine flamande, la cordialité même. A Furnes, c'est l'hôtel de *la Noble Rose,* vieux nom de senteur allemande qui m'avait attiré. L'hôtesse ici est une jeune fille, fille des maîtres du logis, jolie et modeste, et pourtant accueillant bien, sans mines et sans pruderie. On ne voit pas ses vieux parents. C'est elle qui fait tout dans la maison et qui gouverne le groupe grossier des servantes comme une petite fée. Elle a un air de dignité singulière que rehausse sa grande jeunesse. Je lui disais entre autres fadaises que la noble rose n'était pas seulement sur son enseigne.

C'est pourtant dans cette charmante auberge que s'est nouée et dénouée une hideuse aventure. Te souviens-tu du procès de ce Mark et de cet Armand qui avaient assassiné une femme dans les dunes, dans ces mêmes dunes où j'ai fait une si riante promenade, et qui l'y avaient ensevelie ? C'est de l'auberge de Furnes, *la Noble Rose*, qu'ils étaient partis, pour se promener, disaient-ils, avec cette pauvre jeune femme, qui était mariée à l'un deux. Le soir, ils revinrent sans elle et se hâtèrent de partir pour la France. Mais ils avaient oublié quelque chose, leur bourse, je crois, dans l'auberge ; ce qui les força de rétrograder, croyant d'ailleurs leur crime bien enfoui. Mais la mer avait son rôle dans ce drame fatal, elle était montée cette nuit-là jusqu'à la dune et avait déterré la femme morte, si bien qu'au même jour, au même instant, la providence amenait d'un côté, à l'auberge de *la Noble Rose*, la civière où était le cadavre, et de l'autre main la diligence qui portait les assassins. Au moment où ils arrivèrent, le bourgmestre interrogeait le maître de l'auberge sur les deux étrangers inconnus, meurtriers présumés de cette femme ; il n'eut qu'à se retourner vers les voyageurs qui descendaient de la diligence pour dire :
- Les voici.

C'étaient deux comédiens. L'un deux, Mark, homme d'une figure assez belle, quoique sinistre, avait joué le duc de Raguse à l'Odéon dans le *Napoléon* de Dumas. C'étais le fanfaron, l'homme fort, l'inventeur du crime ; Armand, caractère faible, obéissait. Aux assises, Mark, bâtard d'un ministre, disait-on, fut hautain et hardi, Armand pâle et abattu. Ils furent condamnés. Le brave mourut en lâche, et le lâche en brave. - Toute cette histoire a tourné autour de *la Noble Rose*.

Ne pouvant aller à Etaples, j'ai changé mon itinéraire, et je suis venu à Dieppe. Ce matin je déjeunais à Eu. L'église méritait bien d'être vue deux fois. C'est une belle nef et qui fait de loin un superbe profil à la ville. L'église du collège lui ressemble beaucoup à distance, et, quand on arrive

par la route d'Aumale, on voit l'une derrière l'autre ces deux églises, la petite répétant la grande, comme un écho.

Pendant que j'attendais mon déjeuner, je voyais la cuisinière soigner avec inquiétude je ne sais quel ragoût composé d'orties blanches mêlées de jaunes d'œufs écrasés et cuites à petit feu. Je lui ai demandé pour qui ces épinards. Elle m'a répondu : *Pour mes dindons*. Et puis elle m'a expliqué la chose. Ces dindons sont des dindonneaux. Rien n'est plus difficile à élever qu'un dindon, etc. Je l'ai suivie quand elle leur a porté leur déjeuner, et j'ai écouté avec grand plaisir la conversation de ces messieurs, qui valait, je t'assure, bien des conversations de table d'hôte. -Souvent les hommes gloussent et les bêtes parlent.

— ALBUMS —

1837

Je vous écris dans la rue même du village. J'y suis seul. Les habitants sont dans les maisons, comme s'ils y faisaient une espèce de sieste. A peinte entends-je un gazouillement d'enfants dans les cours voisines. Le ciel est de ce bleu tendre qui fait rêver. Jamais du reste poëte ne fut mieux placé pour avoir une vision. J'ai à ma gauche un vieux puits et l'océan à ma droite, si bien que je pourrais voir surgir subitement la beauté à ma droite et à ma gauche la vérité.

... Donc, je n'aime pas les citadelles ; je sais bien que ces collines-là protègent les autres collines. Mais, précisément, ce sont des espèces d'amazones qui me déplaisent et qui m'ennuient. Vous êtes sur un coteau quelconque, c'est le matin, le soleil rit, les oiseaux chantent, vous êtes poëte, vous allez, vous venez, vous errez, vous rêvez, tous les sentiers sont à vous, le ciel, la terre et les nuages font un paysage éclatant dans le miroir de votre fantaisie ; vous êtes libre dans une nature libre ; ce pré est plein de rosée et de boutons d'or, regardez-le ; cette fleur est belle, cueillez-la ; toute choses s'offre avec douceur, et de tous les buissons et de tous les arbres voisins l'essaim bourdonnant des pensées vient joyeusement s'abattre sur vous. Mais je vous suppose, mon poëte, à Valenciennes, ou à Lille, ou à Doullens, vous sortez de la ville, quelques belles têtes vertes de marronniers sur des remparts rouges vous tentent, vous montez à la citadelle, vous arrivez à une pointe de brique et de gazon, c'est la flèche. - Halte-là ! Qui vive ? On n'entre pas ? Avez-vous une permission ? Allez trouver le commandant. Et le soldat croise la bayonnette. Fort bien ! l'inspiration s'est envolée. Au diable la colline virago qui vous reçoit en grommelant et la hallebarde au poing ! Foin de ces choses sévères et revêches et si bien défendues, et vive la nature, cette beauté bonne, riante, gracieuse, nonchalante, bienveillante et facile !

LE RHIN

1842

[...]

Depuis ma dernière lettre un incident, qui ne vaut pas la peine de vous être conté, m'a fait brusquement rétrograder de Varennes à Villers-Cotterets, et avant-hier, après avoir congédié ma carriole de la Ferté-sous-Jouarre, j'ai pris, afin de regagner le temps perdu, la diligence pour Soissons ; elle était parfaitement vide, ce qui, entre nous, ne m'a pas déplu. J'ai pu déployer à mon aise mes feuilles de Cassini sur la banquette du coupé.

Comme j'approchais de Soissons, le soir tombait. La nuit ouvrait déjà sa main pleine de fumée dans cette ravissante vallée où la route s'enfonce après le hameau de la Folie, et promenait lentement son immense estompe sur la tour de la cathédrale et la double flèche de Saint-Jean-des-Vignes. Cependant à travers les vapeurs qui rampaient pesamment dans la campagne, on distinguait encore ce groupe de murailles, de toits et d'édifices, qui est Soissons, à demi engagé dans le croissant d'acier de l'Aisne, comme une gerbe que la faucille va couper. Je me suis arrêté un instant au haut de la descente pour jouir de ce beau spectacle. - Un grillon chantait dans un champ voisin, les arbres du chemin jasaient tout bas et tressaillaient au dernier vent du soir avant de s'assoupir ; moi, je regardais attentivement avec les yeux de l'esprit une grande et profonde paix sortir de cette sombre plaine qui a vu César vaincre, Clovis régner et Napoléon chanceler. C'est que les hommes, même César, même Clovis, même Napoléon, ne sont que des ombres qui passent ; c'est que la guerre n'est qu'une ombre comme eux qui passe avec eux, tandis que Dieu, et la nature qui sort de Dieu, et la paix qui sort de la nature, sont des choses éternelles.

Comptant prendre la malle de Sedan, qui n'arrive à Soissons qu'à minuit, j'avais du temps devant moi et j'avais laissé partir la diligence. Le trajet qui me séparait de Soissons n'était plus qu'une charmante promenade, que j'ai faite à pied. A quelque distance de la ville, je me suis assis près d'une jolie petite maison, qu'éclairait mollement la forge d'un maréchal ferrant allumée de l'autre côté de la route. Là, j'ai religieusement regardé le ciel, qui était d'une sérénité superbe.

[...]

Trois villes se sont succédé à Soissons, la *Noviodunum* des gaulois, l'*Augusta Sueßonium* des romains, et le vieux Soissons de Clovis, de Charles le Simple et du duc de Mayenne. Il ne reste rien de cette *Noviodunum* qu'épouvanta la rapidité de César. *Sueßones,* disent les Commentaires, *celeritate romanorum permoti, legatos ad Cœsarem de deditione mittant.* Il ne reste de *Sueßonium* que quelques débris défigurés, entre autres le temple antique dont le moyen âge a fait la chapelle de Saint-Pierre. Le vieux Soissons est plus riche. Il a Saint-Jean-des-Vignes, son ancien château et sa cathédrale, où fut couronné Pépin en 752. Je n'ai pu vérifier ce qui restait des fortifications du duc de Mayenne, et si ce sont ces fortifications qui firent dire en 1814 à l'empereur, remarquant dans la muraille je ne sais quel coquillage fossile, gryphée ou bélemnite, que *les murs de Soißons étaient bâtis de la même pierre que les murs de Saint-Jean-d'Acre.* Observation bien curieuse quand on songe comment elle est faite, par quel homme, et dans quel moment.

La nuit était trop noire quand j'entrai dans Soissons pour que je pusse y chercher Noviodunum ou Suessonium. Je me suis contenté de souper en attendant la malle et d'errer autour de la gigantesque silhouette de Saint-Jean-des-Vignes, hardiment posée sur le ciel, comme une décoration de théâtre. Pendant que je marchais, je voyais les étoiles paraître et disparaître aux crevasses du sombre édifice, comme s'il était plein de gens effarés, montant, descendant, courant partout avec des lumières.

Comme je revenais de l'auberge, minuit sonnait. Toute la ville était noire comme un four. Tout à coup un bruit d'ouragan se fit entendre à l'extrémité d'une rue étroite, jusqu'à ce moment parfaitement paisible et en apparence incapable d'aucun tapage nocturne. C'était la malle-poste qui arrivait. Elle s'arrêta à quelques pas de mon auberge. Il y avaut précisément une place vide, tout était pour le mieux. Ce sont vraiment de fort élégantes et fort commodes voitures que ces nouvelles malles ; on y est assis comme dans son fauteuil, les jambes à l'aise, avec des oreillons à droite et à gauche si l'on ferme les yeux, et une large vitre devant soi si on les ouvre.

[...]

Quand je me suis éveillé, l'aube commençait à faire revivre les arbres, les prairies, les collines, les buissons de la route, toutes ces choses paisibles dont nos diligences et nos malles-postes traversent si brutalement le sommeil. Nous étions dans une charmante vallée, probablement la vallée de Braine-sur-Vesle. Un vague souffle parfumé flottait sur les coteaux encore noirs. Vers l'orient, l'extrémité nord de la lueur crépusculaire, tout près de l'horizon, dans un milieu limpide, bleu, sombre, éblouissant, mélange ineffable de perle, de saphir et d'ombre, Vénus resplendissait, et son rayonnement magnifique versait sur les champs et les bois confusément entrevus une sérénité, une grâce et une mélancolie inexprimables. C'était comme un œil céleste amoureusement ouvert sur ce beau paysage endormi.

[...]

LA SOMME ET L'OISE

1849

8 septembre. - Compiègne. - Loué un cabriolet 15 francs par jour.

9 septembre. - Parti pour Amiens à midi. - Cheval blessé. Une heure à Montdidier. - Vu les églises, le jacquemart. Statue de Parmentier, en habit de l'institut, une pomme de terre à la main, le tout en bronze y compris la pomme de terre. Décidément pour n'être pas ridicule en bronze, il faut avoir pensé ou combattu.

A Moreuil à 6 heures du soir. Affreux gîte. Dîné et couché à Moreuil. Vers faits en dormant dans la nuit du 9 au 10 à Moreuil : (sur l'empereur, -moment où l'on délibérait sur lui après Waterloo)

Les rois ne savaient plus que faire du Titan.
effrayant captif
Quel captif pour ces mains que le maître du monde !
Ils songeaient, le cœur plein d'une angoisse profonde,
Et, tout tremblants encor de l'avoir vu tomber,
L'œil fixé tout à tour sur le colosse et l'onde,
Cherchaient un océan qu'il ne pût enjamber.

10 septembre - A 6 heures à Ailly-le-Haut-Clocher. - Vieille auberge blanche vis-à-vis la poste. Le gîte paraît passable. C'est la fête du pays. Peu de choléra. Une paysanne met son corset devant ma fenêtre. Petite pluie. Les meuniers ont replié les toiles des ailes des moulins, signe de mauvais temps.

11 septembre - Abbeville. - Pluie. Parti à 4 heures pour Saint-Valery-sur-Somme. Arrivé à 6 heures. Logé au *Père Adam.* Bon gîte.

Charmant trajet d'Abbeville à Saint-Valery-sur-Somme. Le soleil reparaît. Prés trempés et étincelants. Vaches et troupeaux dans les pâturages. Calme profond. Gouffre de lumière dans les nuages. A mi-chemin vieille maison presque enfouie dans des arbres immenses. Portes et volets clos. Tout fermé excepté deux mansardes dont les vitres flamboient comme des yeux. A l'air d'un hibou dans son trou.

Mon cocher malade. A Ailly-le-Haut-Clocher, des ivrognes qui étaient dans l'auberge se sont réveillés au milieu de la nuit et l'ont fait

lever. Ils se sont attablés en buvant et en chantant. Vers quatre heures du matin est passé un violon qui revenait d'Abbeville avec un hercule du nord. Ils ont arrêté le violon, l'ont fait boire, et le tapage a recommencé compliqué de musique. L'hercule se vantait de cogner deux hommes l'un contre l'autre. Un des ivrognes est venu tambouriner à la porte de ma chambre, voulant y entrer *en payant*, disait-il. Il est tombé devant le seuil et s'y est endormi. Tout ce vacarme a rendu mon cocher malade.

A mesure qu'on approche de la mer les prix baissent, le déjeuner coûte 45 sous à Compiègne, 35 sous à Amiens, 30 sous à Abbeville, 25 sous à Saint-Valery, le vin en sus.

Saint-Valery-sur-Somme est un des plus charmants lieux de la côte et ne le cède ni au Tréport, ni au Bourg-d'Ault, ni à Etretat. C'est ici que Guillaume de Normandie s'embarqua en 1066 sur une flottille de quatre cents voiles pour aller prendre l'Angleterre. Après les conquérants il y a eu les voleurs. J'ai traversé là-haut en arrivant un hameau appelé Pinche-falise. Lisez *pince-valise*. Sur la porte de l'église on lit ceci écrit à la craie : *Votons tous pour Louis-Napoléon Bonaparte.*

12 septembre. - Parti à une heure pour le Tréport. L'hôte du *Père Adam* est un alsacien compatriote du maréchal Ney sous lequel il a servi. Il s'appelle François Vidnsoller, on le nomme dans le pays M. François. Sa femme est anglaise.

Arrivé au Tréport à 6 heures. Descendu ou plutôt monté à *l'Hôtel de la ville de Calais,* le même où je logeai en 1835.

13 septembre. - Parti pour Dieppe à 3h 1/2. La mer était admirable au Tréport, la même mer que lorsque je la vis pour la première fois il y a quatorze ans : la mer moutonnante. *Immensi tremor oceani.* D'immenses panaches blancs jetés sur les flots. On a déplacé la croix de pierre. On a dressé une batterie côtière de cinq pièces de canon. Le vieux musoir a été refait. J'ai revu l'église. On l'a assez mal restaurée. Il n'y a plus d'ex voto. Une glace sur le maître-autel. C'est la seule que j'aie jamais vue dans une église.

Une bourgeoise venue de Paris ne voulait pas laisser sa fille âgée de sept ans jouer en se baignant avec la fille d'un pêcheur âgée de cinq ans. Hélas ! où les petits enfants sont-ils égaux, si ce n'est devant l'océan et devant Dieu ?

Arrivé à Dieppe à 7 heures du soir. Hôtel du nord. Dîné et couché. (Force puces).

15 septembre. - Revu Beauvais, inconnu et admirable.

16 septembre. - Parti à midi. Il y a à Beauvais une maison en charpente. Les intervalles remplis de faïences peintes et de poteries les plus curieuses du monde ; lors du siège de la ville par Charles le Téméraire (1472) un boulet traversa les grandes verrières de la cathédrale et tomba aux pieds des chanoines. Le passage du boulet est marqué par des verres bleus. Un autre boulet en fonte s'incrusta dans le mur d'une vieille maison où il est encore visible. Entre Beauvais et Clermont, j'ai lu ce vers charbonné sur la porte d'une chaumière :

Guillot et son mulet, c'est la même personne.

A Clermont, l'église et la vieille porte de Nointel sont criblées des boulets et des mitrailles de Charles le Téméraire. J'y ai vu affiché pour le même dimanche soir 16 7bre, au profit des pauvres, *Napoléon II* ou *Les deux destinées,* scène par Victor Hugo, jouée par M. Gustave, amateur.

Une prisonnière se peignait et lissait ses cheveux derrière les barreaux de la prison. (Il y a à Clermont une maison centrale pour femmes).

17 septembre. - Parti pour Saint-Leu à une heure 1/2 par le chemin de fer.

NOTES

(1) Article repris dans "littérature et philosophie mêlées" en 1834. Le passage sur Soissons et Braisne fut inspiré par la visite qu'il en fit avec NODIER lors de leur voyage à REIMS pour le sacre de Charles X.

(2) L'Abbaye St-Jean-des-Vignes à Soissons construite du XIIIème au XVIème siècles fut en grande partie détruite à la demande de l'évêque sous Napoléon 1er.

CF. HELIOT. P. L'ancienne église abbatiale St-Jean-des-Vignes à Soissons. The Antiquaries Journal LIX 1975 p. 113-120.

(3) BRAINE - L'ancienne abbatiale St-Yved. - fut construite aux XIIème et XIIIème siècles. L'église existe encore en partie aujourd'hui.

CF. Congrès Archéologique de France, tenu à REIMS en 1912 - PARIS - 1913 p. 428 à 440.

(4) Article publié dans "La Revue des Deux Mondes" en 1832, et repris dans "Littérature et Philosophie mêlées" en 1834.

(5) La tour dite de "Louis d'Outremer" avait en fait été bâtie sous le règne de Philippe AUGUSTE.

CF. de SARS - M. HISTOIRE DES RUES ET DES MAISONS DE LAON - SOISSONS 1932.

(6) BEAUVAIS, Victor Hugo a laissé dans ses carnets divers dessins de ce voyage et notamment celui des deux tours construites en 1306 sous l'épiscopat de Simon de Clermont de Nesle.

CF. Congrès Archéologique de France - tenu à Beauvais en 1905 - Paris - 1906.

(7) La cathédrale de Beauvais comporte un chœur du XIIIème siècle et un transept de la 1ère moitié du XVIème siècle. Le gigantisme du projet ne permit pas son achèvement, ce qui explique la subsistance à l'Ouest de la nef de la "Basse Oeuvre" cathédrale de la fin du Xème siècle.

CF. Congrès Archéologique de France - tenu à Beauvais en 1905
LEBLOND. V. "La cathédrale de Beauvais" 1926.
BONNET LABORDERIE - Ph - La cathédrale St-Pierre de Beauvais - GEMOB - 1978.

(8) Victor HUGO a vu également l'Hôtel de Ville de CLERMONT, édifice dont il a dessiné la tour crénelée formant la façade arrière, et un des fleurons sommant les fenêtres ainsi que la cathédrale de SENLIS, construite aux XIIème et XVIème siècles. Un dessin porte la mention "débris dessiné dans le clocher de Senlis". Voir congrès Archéologique de France tenu à Beauvais en 1905 et AUBERT - M. Monographie de la cathédrale de SENLIS - 1910.

(9) La maison de la Fontaine, édifice construit à la fin du XVIème, est actuellement le siège du musée La Fontaine.

Voir BARBEY - A. Notice historique sur la maison natale de Jean de la Fontaine à CHATEAU-THIERRY -PARIS - 1870.

(10) Entre CHATEAU-THIERRY et SOISSONS, Victor HUGO voit également l'église d'OULCHY-LE-CHATEAU, édifice du XIème siècle, en grande partie reconstruit au XIIème et achevé au début du XIIIème dans ses parties Ouest.

Cf. LEFEVRE-PONTALIS. E. "L'Architecture Religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons aux XIe et XIIème siècles" PARIS - 1894.

(11) Sur St-Jean-des-Vignes voir supra note 2.

(12) Le château de SEPTMONTS comporte une salle voûtée du XIVème siècle et un magnifique donjon du XVème siècle où Victor Hugo et Juliette DROUET ont laissé un graffiti. Le logis Renaissance que Victor HUGO se proposait d'acheter datait du XVIème siècle. "Restauré" vers 1910 et bombardé en 1918, il est actuellement en ruines.

Cf. EYDOUX H.P. Châteaux Fantastiques - Tome I - PARIS - 1969 - p. 241 252 et ANCIEN B.-SEPTMONTS, son château et la vallée de la Crise - PARIS - 1971.

(13) le château de COUCY, édifié au XIIIème, était célèbre pour son formidable donjon qui fut dynamité par les armées allemandes en 1917.
Parmi une abondante bibliographie voir FINO. J.F. Forteresses de la France Médiévale - PARIS 1967 et ENAUD F. COUCY - CNMHS. PARIS - 1978.

(14) Sur LAON et sa cathédrale voir Congrès Archéologique de France tenu à REIMS en 1912 - PARIS - 1913. et de SARS - M - Histoire des rues et des maisons de LAON - SOISSONS 1932.

(15) L'Hôtel de ville de ST-QUENTIN, édifié de la fin du XVème au début du XVIe.

Cf. JOURNEL Ch. et LEMAITRE H. L'Hôtel de ville de St-Quentin - Son Histoire. L'édifice. Mémoires de la Société Académique de St-Quentin Tome 52. 1940. p. 77 à 96.

(16) Cette maison à pans de bois richement sculptée fut vendue et démontée en 1842 pour laisser place au Théâtre de Saint-Quentin, sur le côté Ouest de la place de l'Hôtel de Ville. Elle portait la date de 1598, date à laquelle elle fut édifiée pour le marchand Jehan HEUZET, lequel fut maire de St-Quentin en 1607. Selon la tradition, les sculptures auraient été réalisées en Angleterre.

Cf. HACHET J. LA MAISON DE L'ANGE - Publications locales du Journal de St-Quentin N° 13. Oct. 1902 et GOMART Ch. Bulletin Monumental - Tome XX 1854 p. 572 - 575

(17) Le beffroi de Peronne, dont Victor HUGO a laissé un dessin, fut édifié en 1397 Il fut abattu en 1844.

Cf. "la Picardie Historique et Monumentale" Arrondissement de PERONNE AMIENS 1923.

Le Carnet de 1835 mentionne également "A 1/2 lieue de PERONNE, Peulven de Doingt". Il s'agit d'un menhir encore visible aujourd'hui et qui figure dans les planches des Voyages Pittoresques de TAYLOR et NODIER.

Cf. Annuaire statistique du Département de la Somme pour l'année 1837. VAST - H - Amiens 1837 p. 91.

(18) Les tours de l'église St-Pierre de CORBIE, édifice dont ne subsistait que la nef après la destruction du chœur et des transepts en 1917. Il avait été construit pendent la 1ère moitié du XVIIIème siècle. A proximité se trouve le "Mont THABOR" vestige des fortifications qui domine un fossé, vraisemblablement la circonvalation dont on parle HUGO.

Cf. La Picardie Historique et Monumentale. Arrondissement d'Amiens 1899.

(19) Les ruines du donjon de BOVES, construit au XIIème siècle. Les seigneurs de BOVES étaient alliés à la famille de COUCY.

Cf. SEYDOUX - Forteresses Médiévales du Nord de la France - PARIS 1979. et CRAMPON - M. Le canton de BOVES - AMIENS. C.R.D.P. 1980. PICQUIGNY - Voir infra note 32.

(20) Sur la cathédrale d'AMIENS voir DURAND-G. Monographie de l'église cathédrale Notre-Dame d'Amiens. 2 vol. AMIENS 1901-1903.

Sur Joseph BARD, littérateur 1800-1861. voir GELY - C. Victor HUGO - Voyages France et Belgique -GRENOBLE - 1974.

(21) Sur l'église collégiale St-Vulfran, l'église St-Gilles et les vieilles maisons d'Abbeville voir La Picardie Historique et Monumentale, Arrondissement d'ABBEVILLE-AMIENS. 1904. Pour les sculptures de la façade, voir ZANETACCI H. in Bulletin Monumental - Tome 95 - 1936 - pp. 333 à 368.

(22) Ces sculptures du XVIIème siècle se trouvent dans la chapelle du collège des Jésuites.

Cf. Dr COUTAN in Congrès Archéologique de France tenu à AMIENS en 1936 p. 420 à 428.

(23) Les gisants, restaurés au XIXème siècle, se trouvent dans l'église Notre-Dame et Saint-Laurent.

Cf. Dr COUTAN op. Cit.

(24) Victor HUGO quitte alors la Picardie pour la Normandie après une nuit passée au Tréport.

(25) Victor HUGO a dessiné dans son carnet le château de MONTEPILLOY construit à la fin du XIIème et transformé aux XIV et XVème siècles. Voir sur cet édifice HARMAND J. Bulletin Monumental - 1979 - tome 137, II et MESQUI J. Bulletin Monumental 1979. Tome 137, IV.

(26) Sur NOYON et sa cathédrale voir SEYMOUR. C. Jr La Cathédrale Notre Dame de NOYON au XIIème siècle -PARIS-GENEVE - 1975. et Congrès Archéologique de France - tenu à BEAUVAIS en 1905 - p. 170 à 190.

(27) Le château de PIERREFONDS fut construit au XVème pour Louis d'Orléans. Il était en ruines quand Victor HUGO le visita en 1835. De 1857 à 1879 VIOLLET LE DUC le reconstruisit entièrement pour l'empereur Napoléon III.

Cf. Jean MESQUI. Les châteaux de Louis d'Orléans et leurs architectes. Bulletin Monumental 1980 - tome 138, III. et HARMAND J. PIERREFONDS. La forteresse d'Orléans-Réalités - Le Puy en Velay - 1983.

(28) Sur les églises de CREIL voir : Pour l'église St-Evremond (détruite). Bulletin Monumental PARIS - 1904. Pour l'église St-Médard - Bulletin Monumental - PARIS - 1920.

(29) Sur BRETEUIL et ses monuments - Voir GRAVES - L. Précis statistiques du canton de BRETEUIL. BEAUVAIS 1843.

Cf. BATICLE Abbé. C.A. Nouvelle Histoire de BRETEUIL EN BEAUVAISIS. BEAUVAIS - 1891.

(30) Sur AMIENS - Voir "La Picardie Historique et Monumentale" AMIENS 1893 et Congrès Archéologique de France tenu à AMIENS en 1936.

(31) Pour son voyage, Victor HUGO a très vraisemblablement utilisé le bateau à vapeur "les jumeaux" de la société GRANDSIRE et compagnie. Les tarifs du billet de 1ère classe et des transports de bagages, notés dans les carnets de Victor Hugo coïncident en effet avec ceux que donne l'annuaire statistique de la Somme pour l'année 1837.

(32) PICQUIGNY. Forteresse des vidames d'AMIENS construite au XIVème siècle.

Cf. La Picardie Historique et Monumentale, arrondissement d'AMIENS. 1893 et SEYDOUX Ph. Forteresses Médiévales du Nord de la France PARIS - 1979.

(33) Ce second château, propriété de M. de BOUBERS, est celui de LONG.

Cf. Notice nécrologique sur M. le comte Amédée Charles Marie de BOUBERS ABBEVILLE mort au château de LONG près d'ABBEVILLE le 31 Janvier 1846" par le Compte Prosper de la FAYE - PARIS - 1846. Voir également - Notice sur LONG et LONGPRE-LES-CORPS-SAINTS et leurs seigneurs. Abbé DELGOVE. Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie - Tome XVII - AMIENS 1860 - SARTRE J. Châteaux "Brique et Pierre en Picardie" - PARIS - 1973.

(34) Sans aucun doute les ruines du château d'EAUCOURT. Voir la Picardie Historique et Monumentale. et Ph. SEYDOUX - Forteresses Médiévales du Nord de la France - PARIS - 1979.

(35) Sur ST-RIQUIER et son abbaye voir DURAND G. in "La Picardie Historique et Monumentale".

(36) Cette Maris Stella se trouve dans la chapelle de la Vierge sur le deuxième culot du côté Sud en entrant. Elle date du XVIème siècle.

(37) La carte de l'Etat Major établie en 1839 montre une telle quantité de moulins le long de cette route que l'identification est impossible.

(38) Sur la citadelle de DOULLENS voir "Histoire de la ville de DOULLENS" par l'abbé DELGOVE. AMIENS -1865 et PIERSON - Lieutenant-Colonel. La citadelle de DOULLENS - .s.l. . 1974.

(39) Suivent des lettres consacrées notamment à BOULOGNE, ETAPLES, et surtout MONTREUIL SUR MER dont Victor HUGO se souviendra quelques années plus tard pour le décor des Misérables.

(40) La Loi Thiers du 24 Août 1836. Voir GELY. C. Victor HUGO - Voyages France et Belgique. GRENOBLE -1974.

(41) Le moulin, dont DUTHOIT a laissé un dessin, est aujourd'hui détruit. Il marquait l'emplacement où, selon la tradition, Edouard III aurait surveillé la bataille

(42) Détail inexact. L'église de CRECY, construite aux XVème et XVIème siècles n'a pu "voir" la bataille de CRECY en 1346. Cf. La Picardie Historique et Monumentale. Arrondissement d'Abbeville AMIENS 1904.

(43) Cet édicule composite, fort bien décrit par Victor HUGO, existe encore - Les châpiteaux de l'étage inférieur sont de la fin du XIIeme. Mais il ne s'agit pas d'une fontaine. Des documents des XVII et XVIIIeme en parlent comme d'une croix de marché ou croix de bourg.

Cf. La Picardie Historique et Monumentale et la lithographie des voyages Pittoresques dans l'ancienne France de TAYLOR et NODIER.

(44) LAMBERT de BEAULIEU, dans une note écrite en 1835 dit ceci :

"BERNAY, village bien bâti, traversé par la grand route d'ABBEVILLE à MONTREUIL SUR MER. L'Hôtel de France, où nous avons logé, date de 1661. Quant à l'Hôtel de la Poste où descendent principalement les riches anglais, c'est un bel hôtel, à balcon tout neuf. Cette auberge rivalise pour la décoration extérieure et le luxe de l'intérieur et même pour le service, avec les premières auberges des villes principales de France". Manuscrit CB 15 de la bibliothèque des Antiquaires de Picardie. Voir surtout Arrondissement d'ABBEVILLE - 1905. "LA PICARDIE HISTORIQUE ET MONUMENTALE".

(45) Non. Le recensement de 1836 dénombre 595 habitants et 132 maisons à BERNAY. L'impression de Victor HUGO vient de ce que l'Hôtel de la poste se situait un peu à l'écart du village.

(46) Erreur de Victor HUGO. Le château de RAMBURES, étonnante fortification en brique et pierres date de la seconde moitié du XVeme siècle.

Cf. FINO - Forteresses de la France Médiévale PARIS 1967 et SEYDOUX Ph. Forteresses médiévales du Nord de la France - PARIS 1979.

(47) Sur l'église de GAMACHES voir "La Picardie Historique et Monumentale" et le Congrès Archéologique de France, tenu à AMIENS en 1936.

(48) Le recensement de 1836 dénombre 1360 habitants à AULT, dont 278 serruriers. A propos de la serrurerie voir BRIEZ P. Notice sur la serrurerie de Picardie. Abbeville 1857 et DECAYEUX. WALLOIS - Mémoire sur l'industrie du fer dans le Vimeu. 1849 Manuscrit 787. Bibliothèque d'ABBEVILLE.

(49) Cette maison, à main droite en venant de la mer date du XVeme siècle et se situe entre les actuels numéros 16 et 18 Grande Rue. On la connaissait à la fin du XIXeme siècle sous le nom de "MAISON LANDOT".

(50) Cette seconde maison pourrait être l'actuel numéro 5 Grande Rue. Bien que la façade sur rue ait été refaite en briques, on remarque encore une partie d'une très belle sablière ornée de rinceaux griffons et mascarons de style Renaissance conformes à la description de Victor HUGO.
Sur ces deux maisons vois GUILMETH A. Notice sur le Bourg d'AULT - AMIENS 1851 et de FRANQUEVILLE A. In Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie - Tome XXI - 1901-1903 p. 692 et 693.

(51) Sur l'église d'AULT, voir la Picardie Historique et Monumentale et RODIERE et DES FORTS "LE PAYS DU VIMEU" AMIENS - PARIS - 1938.

(52) Quoique fantaisiste, le récit de Victor HUGO se fonde sur un événement réel survenu en 1772. Le Perroir d'AULT, hameau qui formait le port, fut alors détruit par un petit raz de marée qui emporta une vingtaine de maisons. Le toponyme "Hable d'AULT" garde le souvenir de ce port.

Cf. Lettre de M. BECQUET du 4 Septembre 1772 écrite à AULT et conservée aux archives Départementales de la Somme - C. 1530.

(53) Le désert, nommé au XVIIIeme "Bas Champs du Bourg d'AULT ou de CAYEUX" est aujourd'hui appelé "Hable d'AULT".

(54) Les corps de garde sont effectivement mentionnés sur la carte de l'Etat Major de 1839. Voir BEAUCOUR F. La défense des côtes picardes de l'an III (1795) à l'an XII (1803) In. Bull de la Société des Antiquaires de Picardie - Amiens 1970. p. 365 à 395.

(55) La ville du CROTOY était autrefois fortifiée d'une enceinte et d'un château ou Jeanne d'Arc fut emprisonnée. Le château fut détruit au XVIIeme siècle. L'enceinte comportait encore deux tours du temps de Victor HUGO. Une seule subsiste actuellement.

(56) Sur l'église St-Pierre de MONTDIDIER, édifice de la fin du XIVeme au XVIeme, voir "La Picardie Historique et Monumentale" Arrondissement de MONTDIDIER 1895.

(57) L'église de MOREUIL fut bâtie dans la seconde moitié du XVIeme siècle. Voir "La Picardie Historique et Monumentale" Arrondissement de MONTDIDIER 1902.

(58) Sur AILLY-LE-HAUT-CLOCHER

Voir "La Picardie Historique et Monumentale" Arrondissement d'ABBEVILLE - 1905. et SAUTY M. En parcourant l'Histoire d'AILLY-LE-HAUT-CLOCHER. AMIENS - 1977.

(59) Sur Saint-VALERY-Sur-SOMME -

Voir LE PAYS DU VIMEU - RODIERE R. et DES FORTS Ph.

et "La Picardie Historique et Monumentale" Arrondissement d'ABBEVILLE 1905.

(60) Sur BEAUVAIS, voir notes 6 et 7.

Sur la "Maison aux Fayences" voir les catalogues d'Exposition. "BEAUVAIS PAR CEUX QUI L'ONT VU" Musée Départemental BEAUVAIS 1977. et "LA CERAMIQUE ARCHITECTURALE 1900 DANS LE BEAUVAISIS" Musée Départemental de BEAUVAIS 1980.

(61) Sur COMPIEGNE, voir le Congrès Archéologique de France tenu à BEAUVAIS en 1905. p. 131 à 141.

(62) pour CLERMONT voir note 8.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

Oeuvres de Victor HUGO

Littérature et philosophie mêlées - PARIS 1834.
Le Rhin - PARIS - 1842.
En Voyage - France et Belgique - Alpes et Pyrénées - etc. 1892.

Editions : HETZEL QUANTIN - 48 vol. - 1880 - 1889

OLLENDORF - ALBIN-MICHEL (dite de l'imprimerie Nationale) 1901 - 1942.

EDITION CHRONOLOGIQUE - Club Français du Livre - Publiée sous la Direction de Jean MASSIN - Commentaires et notes sur les voyages par Claude GELY.

Sur les Voyages voir également - Victor HUGO - Voyages France et Belgique - 1834 - 1837.

Texte établi et commenté par Claude GELY.
Presses Universitaires de GRENOBLE - 1974.

Oeuvres Contemporaines :

CAUMONT - Arcisse de - Cours d'Antiquités Monumentales Professés à CAEN - PARIS - CAEN - 1830 - 1831.

HUGO Abel - France Pittoresque ou description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de France 3 volumes. - PARIS - 1835.

HUGO Adèle (Mme Victor HUGO).

Victor HUGO raconté par un témoin de sa vie - 2 vol. PARIS - 1863.
NODIER Charles - Promenade à DIEPPE et aux Montagnes d'Ecosse - PARIS - 1821.
NODIER Charles - TAYLOR J. - de CAILLEUX A.
Voyages Pittoresques et Romantiques dans l'ancienne France - PICARDIE - 3 VOL. - PARIS - 1835-1840

RICHARD J.B. - Guide classique des voyageurs en France et en Belgique PARIS - 1836.

Etudes sur Victor HUGO et ses Voyages :

DESTRUEL A. - Victor HUGO sur le littoral Picard - Amiens - 1935 (Article).

GELY Claude. - Victor HUGO - Voyages de France et Belgique - 1834 - 1837 présenté par Claude GELY. GRENOBLE - 1974.

GEORGEL Pierre. - "Les dessins de voyage de Victor HUGO" Oeuvres complètes - Edition Jean MASSIN. Club Français du Livre - 1967 - Tome V.

MALLION Jean. - Victor HUGO et l'Art Architectural - PARIS - P.U.F. - 1962.

MIQUEL Pierre. - Victor HUGO touriste (1819-1824) - GENEVE - 1958.

MONTREUIL SUR MER et LES MISERABLES Par les élèves du lycée E. WOILLEZ de MONTREUIL SUR MER - 1984

Les notes et commentaires accompagnant les textes ont été établis par Eric BALANDRA et Jean-Pierre BLIN.



L'Association Monuments de Picardie tient à remercier :

Mme AGACHE : Conservateur de la Bibliothèque Municipale d'ABBEVILLE.

Mme CONTINI : Documentaliste au Musée de la Maison Victor HUGO à PARIS

M. DUBAR et la Société des Antiquaires de Picardie.

Mme KAMOWSKI : Conservateur de la Bibliothèque de Lettres et Sciences Humaines à l'Université d'AMIENS.

Mme LEROUGE : Conservateur de la Bibliothèque Municipale d'AMIENS

pour l'aide qu'ils nous ont apporté dans cette étude

Ainsi que :

La Photothèque des Musées de la Ville de PARIS pour les photographies des dessins de Victor HUGO

et Monsieur Serge RAMOND pour le moulage des Graffiti du château de Septmonts.

Cette publication a pu être financée grâce à l'aide
de la Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites.
de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Picardie.
du Conseil Régional de Picardie.

Elle complète l'exposition itinérante réalisée sur le thème
"VICTOR HUGO VOYAGEUR ROMANTIQUE EN PICARDIE".

ERRATA

Note 18, p. 60 : au lieu de 1917, lire 1791.
Note 33, p. 60 : au lieu de Compte Prosper de la Faye, lire Comte Prosper...
Note 50, p. 61 : au lieu de voir Guilmeth A., lire voir Guilmeth A.

Les Notes 56 à 62, p. 61, se réfèrent aux pages 56 à 58 — LA SOMME ET L'OISE, 1849.



Graffiti du donjon de Septmonts - moulage de Serge Ramond

Imp. ANSEL — AMIENS
Depôt légal 3 Trimestre 1985

